65e ANNÉE (7e série) N° 18 5 MAI 1955

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER Protonotaire apostolique Directeur	Mgr F.-M. CATHERINET Protonotaire apostolique Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Persécution en Chine et au Vietminh. — II. Voyageurs occidentaux en Chine communiste. — III. Notre bonheur en l'an 2.000. — IV. Les trouvailles de Vix. — V. Un portrait de S. Ignace de Loyola. — VI. Le véritable capitaine *Nemo*. — VII. Les derniers ours de France. — VIII. Les secrets de Mars. — IX. L'éducation religieuse du duc de Bourgogne. — X. Le retour des baleines grises. — XI. Que se passe-t-il en Argentine ?

I

Persécution en Chine et au Vietminh

De divers côtés s'élèvent des protestations au sujet d'une sorte de conspiration du silence, qui semble exister, non seulement dans la grande presse neutre, mais dans une partie de la presse catholique elle-même, en ce qui concerne les persécutions de l'Eglise catholique, derrière le rideau de fer ou le rideau de bambou. Il est bien entendu que, selon la propagande communiste, il n'y a pas et il ne peut y avoir de persécution religieuse, puisque, dans tous les pays de « démocratie populaire » la liberté de conscience, la liberté de religion et de culte est censée entière. Mais il n'est pas question pour un catholique, d'admettre sans réserve ce slogan des pays communistes. Il en est de cette prétention comme des accusations d'*incivisme* portées contre les fidèles, sous la Terreur. Le seul fait d'avoir la foi était un brevet d'incivisme, tout comme le fait d'être catholique, de nos jours, est suffisant pour qu'on soit convaincu d'hostilité au régime, taxé d' « ennemi du peuple », de partisan de l' « impérialisme et du capitalisme », etc...

En fait, la persécution continue sans arrêt. L'agence *Fides* nous en apporte des preuves dans chacun de ses numéros. Prenons par exemple le n° du 19 mars 1955. Voici ce qui s'y trouve au sujet de la Chine.

Le P. Jean Fleckner, de la Société du Verbe divin, est arrivé à Hongkong. Il a été expulsé de Yenchowfu, au Chantung. Son permis de séjour étant expiré n'a pas été renouvelé. Il n'a jamais été mis en prison. Il pouvait dire sa messe régulièrement, mais, depuis 1950, il lui était interdit de sortir de la ville, et par suite de visiter les chrétientés de la campagne avoisinante. Les catholiques pouvaient assister à sa messe régulièrement, mais il était tenu d'en dresser chaque fois la liste et de la donner à la police, ce qui avait pour résultat d'effrayer un certain nombre de fidèles. Il ne reste plus à Yenchowfu que 3 prêtres étrangers. On s'attend à leur très prochaine expulsion. En dehors d'eux, il y a 12 prêtres chinois pour les 50.000 catholiques du diocèse. Trois d'entre eux sont des membres de la Société du Verbe divin et les neuf autres sont prêtres séculiers. On sait qu'il a été créé en Chine une soi-disant « Eglise indépendante ». Elle compte dans ce diocèse quelques catholiques, mais aucun prêtre.

De Chine, passons au Vietminh. Que se passe-t-il donc dans ce pays d'obédience communiste, pour que les départs y soient si nombreux ? Avant tout, voyons les faits.

Depuis un mois — c'est-à-dire depuis la seconde moitié de février — et, en dépit des obstacles que le Vietminh oppose aux partants, le nombre des réfugiés ne cesse d'augmenter. On en compte environ 100.000 par semaine. Et ce ne sont pas tous des catholiques, mais aussi des bouddhistes, des hindouistes, etc. Ce ne sont pas tous non plus des étrangers, c'est-à-dire des Européens, mais aussi des Indiens, des Vietnamiens, des Chinois, des membres de minorités ethniques, comme les Meo, Tho, Man, Nung, etc. Les organismes de réception des réfugiés à Saïgon sont complètement débordés. C'est que tous doivent passer d'abord dans la capitale, avant d'être dirigés sur les lieux de réimplantation. Les bureaux de placement doivent travailler jour et nuit, pour résoudre les problèmes les plus urgents que pose ce flot humain ininterrompu. Dans ce dernier mois, on a relevé des faits spectaculaires : des intellectuels, jusqu'ici *attentistes*, de hauts fonctionnaires du Vietminh, mais aussi des prolétaires, des ouvriers, d'humbles et pauvres coolies, des colporteurs, tous s'efforcent de fuir le régime communiste établi au nord. Des militants communistes, des soldats de sectes religieuses, qui avaient jusqu'ici combattu aux côtés du Vietminh, se rallient maintenant, en toute hâte, au gouvernement du sud.

Tels sont les faits. Et voici peut-être un commencement d'explication. M. Nguyen-Thu, membre du parti communiste, directeur de l'Hôpital militaire inter-district du Vietminh, instructeur de l'Ecole de formation politique du parti, vient aussi de passer en zone sud. Voici comment il explique sa décision :

« Je suis né en 1932, à Nam Dinh, d'une famille de petits propriétaires. Avec ma famille, je suivis alors les Vietminh dans le maquis. Je donnai l'exemple en travaillant sans relâche, pour exécuter à la lettre les

consignes du parti communiste. J'arrivai vite au poste le plus en vue, celui de secrétaire inter-district et directeur de l'Hôpital militaire. Je me mariai avec la fille d'un propriétaire foncier de la province de Thanh-Hoa. Une fois marié, je continuai à déployer une activité intense, qui émerveilla mes chefs directs. Vers la fin de l'année 1952, les Vietminh déclanchèrent une campagne d'accusations destinée à discréditer les propriétaires fonciers. Au début de 1953, je fus convoqué par le commissaire provincial de Thanh-Hoa. On m'accusa d'être allié à une famille de propriétaires, on me força de ne garder aucune relation avec ma belle-famille et de me séparer de ma femme. La discipline du parti m'obligea ainsi à laisser ma femme juste au moment où elle attendait un enfant et commençait à avoir besoin de ma protection.

« Mes chefs avaient poussé le machiavélisme jusqu'à me désigner pour diriger le mouvement de dénonciation dans le village même de ma femme. Je tombai malade avant d'accomplir cette mission. Un remplaçant fut désigné et la campagne commença.

« Mon beau-père, bouleversé, s'empoisonna. Ce fut ma femme qui dut subir les foudres de la populace à la place de son père. Je me rappelle bien ce jour-là, 1er mai 1954. Ma femme, la démarche chancelante, due à sa grossesse avancée, les mains liées derrière le dos, fut traînée devant le tribunal populaire, pour répondre des crimes commis on ne sait par qui ni depuis quand. Plusieurs nuits durant, elle dut endurer des vexations indescriptibles et innombrables. Cinq jours après, elle fit une fausse couche. Je me précipitai vers elle pour lui porter secours. Je fus alors traduit devant le tribunal du parti. On m'accusa d'avoir trahi le parti, en voulant protéger ma femme. Enfin, je fus condamné à être expulsé du parti.

« Deux mois après, ma femme mourait des suites de ses couches prématurées. Je rentrai à Nam Dinh, où j'appris que deux de mes oncles avaient été les victimes de la politique de vengeance des communistes. Je sentis dès lors grandir en moi une répulsion croissante à l'égard des persécuteurs de ma famille. Je pris la décision de me mettre sous la protection du Gouvernement national et je partis pour le sud. »

Un tel document se passe de commentaire. On sent bien que le fait qui s'y trouve raconté a dû se reproduire, sous diverses formes, à des centaines ou des milliers d'exemplaires. Et ce sont des victimes du communisme qui viennent ainsi, de plus en plus nombreuses, chercher dans le sud un pays de liberté, même dans la misère [1].

II

Voyageurs occidentaux en Chine communiste

Cependant, tel n'est pas l'avis de tout le monde. Je note, en effet, dans le *Bulletin de la Société des Missions étrangères de Paris*, édité à Hongkong, en date d'avril 1955, un article non-signé, qui a pour titre : *Voyageurs occidentaux en Chine communiste*. Il s'agit de journalistes, d'hommes politiques, de membres de sociétés culturelles et commerciales, venus soit individuellement, soit en groupe, pour visiter la Chine et qui, à leur retour, assurent qu'ils reviennent du « paradis ». Les missionnaires de Hongkong, bien placés pour savoir de quoi il retourne, car beaucoup d'entre eux sinon tous sont des expulsés de Chine de fraîche date, et restent en contact avec les réalités chinoises, nous mettent en garde contre cette « littérature » enthousiaste mais trompeuse. Elle est destinée surtout à jeter le trouble parmi les catholiques occidentaux.

« Quand le hasard, dit notre article, vous procure la surprise de rencontrer un « visiteur » ou que, par la suite, « le récit de sa découverte » tombe sous vos yeux, vous envahit alors un sentiment de malaise, de déception peut-être, en tout cas d'ahurissement. »

Le missionnaire qui a vécu, non pas quelques jours mais des années en Chine, qui en sort, qui est encore tout plein de ses amères expériences, n'en croit pas ses yeux. Il laisse tomber de ses

[1] Voici quelques extraits du bel article : « *Les derniers mois au Vietnam* » paru dans les *Annales de la Propagation de la Foi* (2e trimestre 1955).

« Des réfugiés arrivés à Haïphong au début de la nouvelle année (1955), ont donné des précisions sur les graves incidents qui se sont produits à Ba-Lang. De vrais combats ont opposé les 2 et 8 janvier 6.000 hommes de l'armée populaire et 10.000 catholiques en instance de départ pour le Sud. 700 militants chrétiens sont partis bâillonnés et liés. Il s'agissait d'éviter qu'ils déposent devant l'équipe mobile envoyée par la Commission d'armistice. Des condamnations ont eut lieu, l'une aux travaux forcés à vie, vingt-six aux travaux forcés à temps. Les condamnés étaient accusés d'être « des chefs réactionnaires du mouvement d'évacuation ». D'autres bagarres ont éclaté à Luu-Mi entre 3.000 catholiques et le Vietminh. Au début de février nouveaux incidents dans la région de Thuan-Gia. C'est en raison de ces faits que le président du Sud Vietnam a adressé « au monde libre et à la chrétienté », un message dans lequel il demande « l'intervention des neuf puissances afin de faire respecter les accords de Genève et de mettre fin aux persécutions des catholiques »...

...Voici le bilan du personnel missionnaire mort en captivité pour la région nord-vietnam : 7 membres des Missions Etrangères de Paris dont Mgr Eloy. Le Supérieur des Franciscains de Vinh. La Supérieure du Carmel de Thanh-Hoa et une Mère de Notre-Dame des Missions. Deux Pères Belges de la Société des Auxiliaires des Missions faits prisonniers à Bui-Chu, sont morts en captivité. Leur cas est incompréhensible : ces prêtres, de nationalité belge, et membres d'une Société de mentalité très « anticolonialiste » furent traités comme ne le furent aucun missionnaire ou aumônier militaire. Enchaînés aux pieds et aux mains, ils connurent une interminable et atroce agonie, pendant longtemps attachés l'un à l'autre, dévorés de gale, puis bouffis de béribéri, et laissés sans soins. Ils eurent heureusement la consolation d'être assistés à leur dernière heure par des Pères vietnamiens prisonniers comme eux...

La « Grande Presse » est plus grande par l'importance des tirages que par la pureté des intentions et par la noblesse de ses réalisations. La Grande Presse a gardé sur l'Eglise du silence en Chine et sur les épreuves de nos coreligionnaires au Vietnam un scandaleux silence. Accordant plus de place aux adultères et aux assassinats, elle n'en a pas du tout ou fort peu parlé. C'est une honte pour notre pays et pour notre temps. Pour être « dans le mouvement » et pour ne s'opposer à rien de ce qui transforme le monde actuel, certains catholiques ont été fort peu bavards sur les indéniables attentats commis contre les droits de l'homme et les libertés de la foi. Cette attitude réservée contraste étrangement avec des déclarations fort bruyantes, en d'autres circonstances.

A côté de ces catholiques qui hurlent ou se taisent avec les ennemis de l'Eglise, il en est d'autres qui sont lamentablement dépourvus de clairvoyance. Ils expliquent tout, avec une candeur désarmante, par les habiletés de la propagande et le machiavélisme des antichrétiens. Ni cette propagande ni cette perfidie ne sont nées ici. Mais il faudrait, tout de même, arriver à comprendre que le communisme athée ne peut s'expliquer que par des raisons graves. Il n'aurait pas conquis le tiers des populations et des terres de la planète, si dans son faux évangile tout était absolument négatif et si rien n'y correspondait à une attente des nations et des classes les moins favorisées...

Que l'on sache du moins que la coopération spirituelle et matérielle avec nos amis catholiques du Vietnam s'impose aux adhérents de la Propagation de la Foi. »

On trouvera une note semblable dans le bulletin *Vicariat aux Armées : Information* de mai 1955.

mains le « papier » qu'il vient de lire. Et il se demande :

« Cet individu avait-il bien la même tête, avec les mêmes yeux et les mêmes oreilles quand il était chez lui ? Est-ce que, par hasard, le simple fait d' « entrer au paradis » a créé dans son organisme un nouveau sens acoustique, un œil daltonien lui permettant d'avoir une perception nouvelle de l'existence ?... »

Puis, on réfléchit, on raisonne, on se dit : ce touriste, ce visiteur de la Chine ne sait pas un mot de chinois. Il est donc comme un *aveugle*, pour certains signes écrits ou griffonnés sur les murs.

Il est comme *sourd*, car il est incapable de saisir les nuances des mots qu'on lui a traduits. De plus, il est venu avec des idées préconçues. Il veut « voir » quelque chose, pour avoir quelque chose à raconter, comme un touriste qui va en Egypte et veut avoir vu au moins les pyramides.

Mais venons-en au détail. Ce visiteur a vu, ce qui s'appelle voir, des églises pleines de fidèles. Alors ? Ces persécutions ? C'est de la fable !

— Réponse : oui, les fidèles de Chine sont héroïques. Ils ont résisté à merveille. Ils continuent à pratiquer leur religion, parce que leur résistance a été si forte qu'ils ont conquis le droit de la pratiquer. Cela efface-t-il leurs souffrances, supprime-t-il leurs martyrs, leur rend-il les évêques, les prêtres, les amis qu'on a ou expulsés, ou laissé pourrir en prison, et qui, de temps à autre, encore disparaissent derrière les barreaux ?

— Oui, mais la persécution, si elle a existé a été en somme un coup de fouet heureux, une purification et le point de départ d'une floraison nouvelle !

— D'accord, s'ensuit-il que la persécution n'ait fait aucun ravage ? Que sont devenues toutes les œuvres d'enseignement, de charité, les écoles, les hôpitaux, les orphelinats, les dispensaires, les groupements de jeunesse ? Où sont nos religieuses ? La plupart, vêtues du costume laïque, sont dispersées et réduites à s'occuper de travaux « profanes ». La hiérarchie de l'Eglise a été démantelée. Le catéchisme ne peut plus se faire qu'au presbytère et à l'église. Les sermons eux-mêmes sont strictement surveillés !

— Mais alors, l'Eglise pourra-t-elle se maintenir ?

— C'est justement tout le problème. Il existe encore une « liberté distillée ». On peut citer tel grand séminaire qui subsiste encore et qui a cent élèves. Mais combien de diocèses n'en ont plus !

— Pourtant, nous avons rencontré des chrétientés qui semblent prospères.

— Y avez-vous regardé de près ? Il existe, hélas en Chine, une « Eglise nationale ». Oui, celle-là, du moins pour le moment, jouit des faveurs du gouvernement, comme l'Eglise des prêtres *jureurs* jouissaient des bonnes grâces de la Révolution. Mais ces prêtres ou ces fidèles de l'Eglise nationale vous ont-ils dit qu'ils étaient en communion avec Rome ou, bien au contraire, ne se sont-ils pas empressés de dire qu'ils en étaient détachés ? Ainsi, vous glorifiez la liberté religieuse justement en cela qu'elle n'existe plus !

— Mais pourquoi aussi l'Eglise s'oppose-t-elle au pouvoir civil ?

— L'Eglise n'a jamais cessé ni ne cessera jamais de recommander l'obéissance au gouvernement dans le domaine civique. Mais elle a reçu de Dieu la mission de conduire les âmes à la vie éternelle et elle revendique, pour cette mission, une liberté qu'on lui refuse ou qu'on rogne. Tout le drame est là. Et depuis 1900 ans, ce même drame a connu cent actes divers.

— Mais nous n'avons rien vu sur les murs, ni dans les livres ou les gravures qui laisse percer cette persécution !

— Vous n'avez rien vu, parce qu'on a lavé à votre usage les murs portant les plus odieuses affiches. Il y a peu de mois, on les voyait encore des religieuses tuant les enfants, les jetant tout sanglants dans des puits. C'étaient pour « éduquer » le peuple, disait-on !

— Tout de même, le gouvernement ne reste pas inactif. Nous avons vu des écoles neuves, des cités en construction...

— Sûrement, mais pourquoi le gouvernement est-il désormais le seul à pouvoir construire ? Pourquoi ses « réalisations » sont-elles d'un prix exorbitant ? Pourquoi la crise du logement ne cesse-t-elle de s'aggraver : telle maison, qui, normalemnet, devrait abriter 4 ou 5 familles, doit maintenant en recevoir une vingtaine !

— Mais les arrestations massives ont cessé !...

— Il faut distinguer. Dans les villes, il y a sûrement une certaine pacification. Dans les régions rurales, « rien n'est revenu dans l'ordre ». Et ce qui reste partout très actif, c'est la surveillance policière. Les autorités sont au courant de toute votre vie. Du reste, chacun a dû narrer sa vie en détail. Même maintenant, vous n'avez pas ouvert la bouche que vous regrettez déjà les paroles qui allaient s'en échapper. On vit dans la crainte, c'est le régime de terreur.

— Pourtant, les gens semblent aussi heureux qu'ailleurs...

— C'est le mot d'ordre du régime. Tout est tendu vers l'affirmation de ce bonheur ineffable des pays communistes. La presse, les livres, les films, le théâtre, tout est dirigé par le cerveau unique, tout tend d'une part à la « productivité », et d'autre part à une sorte d'ivresse collective des résultats déjà obtenus, — bien pauvres cependant, — mais que l'on ne peut comparer. On ne porte à la connaissance du public, au sujet des pays « capitalistes », considérés comme voués à la ruine, que les souffrances, les échecs, les points noirs, etc.

Et on répète sur tous les tons à la jeunesse ces deux points essentiels : 1° que le plus heureux pays du monde et de loin, c'est celui des grands frères soviétiques, qui est le plus scientifique, le plus avancé ; — 2° que la Chine vient immédiatement après et ne tardera pas à jouir de la même béatitude. On admet que ce n'est pas encore la perfection, mais on y marche à grands pas. La presse cache donc systématiquement tout ce qui pourrait altérer cet espoir : elle ne mentionne ni accident ni maladie épidémique, ni rien qui puisse susciter l'inquiétude. Si par hasard, un fléau naturel : une inondation, une tempête, une contagion, vient perturber « le plan », la presse s'attache à en réduire les proportions, et s'empresse de triompher en disant que « l'homme a vaincu la nature ».

Conclusion : sur le plan religieux, il reste un « filet de liberté » ; c'est sûr. Mais d'une part ce

n'est qu'un filet, et d'autre part, on se demande s'il durera. Et l'Eglise ne cesse de prier pour que les dirigeants comprennent enfin que les catholiques sont d'aussi bons citoyens que les autres — c'est le moins qu'on puisse dire — et qu'ils ne demandent qu'une chose, qui est leur droit le plus inviolable : la liberté de conscience. — Sur le plan économique, il est certain que la Chine est au travail, pas plus que les autres pays, sans doute, mais comme eux. On construit des usines, des routes, des écoles. Où ne le fait-on pas ? La production augmente, mais le standard de vie ne change pas pour autant, car ainsi que dans les autres pays communistes, l'individu est sacrifié à la collectivité.

En mettant les choses au mieux, et en supposant que l'Etat collectiviste crée enfin le paradis tant de fois promis, il faudra se demander à quel prix il l'a fait, et rappeler le mot profond du Christ : « *Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ?* »

III

Notre bonheur en l'an 2.000

Ce bonheur terrestre dont rêvent à la fois les communistes et les capitalistes, également matérialistes et ne comptant que sur la technique pour faire de la terre un paradis, que sera-t-il en l'an 2.000 ? Il y a quelques années, M. E. Gilson a fait, en maintes cités, une conférence qu'il intitulait *Les Terreurs de l'an 2000*. La revue *Science et Vie* d'avril 1955, sous la signature de Jacques Wolf, nous en donne la contre-partie, avec ce titre : *Les Russes et les Anglais décrivent déjà l'An 2000.* En Russie, ces anticipations fulgurantes ont été réunies dans la revue *Ogoniok*, qui a interviewé les plus grands savants soviétiques. Et en Angleterre, la *Royal Society of Arts* a soumis les mêmes prévisions à un jury de 26 spécialistes. Le professeur anglais Low a de son côté publié une série d'articles sur *la ménagère en 1995*. Evidemment, de part et d'autre, le ton n'est pas le même. Les Russes sont *enthousiastes*, les Anglais, *pratiques*.

Voyons les Russes ; en voici un, l'ingénieur N. Dolgopolov, qui décrit une méthode pour supprimer les poussières de charbon et les fumées d'usines qui polluent les airs. A l'en croire, par un système nouveau — une sirène « muette » dans les foyers d'usine — l'air sera purifié et les habitants des villes-jardins, en l'an 2000, auront de bonnes mines de campagnards. *L'air sera pur !*

Pour Victor Trapezniko, autre savant russe, les usines seront fermées à clé et dirigées à distance. De temps en temps seulement des spécialistes, en petit nombre, viendront faire les réparations, dont le besoin sera indiqué par des tableaux lumineux installés au poste central.

La société d'alors sera une société « presse-bouton ». Tout se fera mécaniquement, électroniquement, et il n'y aura pas d'autre effort à faire que d'appuyer sur les boutons nécessaires ! Quel rêve ! Mais que deviendra l'être humain, dégagé de la sorte de tout souci ? Il faut citer :

« Les savants russes se montrent optimistes à son sujet. Souhaiter un joyeux centenaire deviendra une habitude, écrit R. Klossovski, membre correspondant de l'Académie des Sciences sociales de l'U.R.S.S. Il est prouvé que la durée naturelle de la vie humaine doit atteindre 120 à 150 ans et la science peut, dans l'avenir, retrouver ce cycle naturel. »

Comment s'y prendre ? Pour les savants russes, rien de plus commode ! Il faut avant tout permettre aux enfants de grandir sans maladies. Celui qui n'a pas été malade durant les dix premières années de sa vie acquiert une résistance pour le reste de ses jours. Toute maladie précoce ralentit la formation des organes cérébraux. En l'an 2000, la science aura mis au point une préparation biologique, ayant pour but de stimuler l'activité des capillaires et de prolonger leur croissance. La greffe des glandes d'importance vitale sera chose courante. On obtiendra le rajeunissement. Un homme de cent ans pourra encore être père. Dans les rues de Moscou — et d'ailleurs, espérons-le — on ne verra plus de crânes dénudés, ni de tempes blanches !

Chez les Anglais, on est moins sûr de tout cela. Mais c'est sans doute que l'on est en retard sur la Russie. On admet pourtant 1° que tous les virus seront identifiés ; — 2° que la radiothérapie sera la base de tous les traitements ; — 3° que la médecine aura reconnu enfin que les maladies physiques et mentales sont intimement liées et on soignera à la fois le moral et le physique !

Pour le « moral », nous autres, naïfs, nous aurions pensé que l'on ferait appel au sentiment religieux selon le principe formulé par S. Jean de la Croix, que « la santé de l'âme, c'est l'amour de Dieu ». Mais les savants britanniques restent plus près du terre à terre : pour eux, le « moral » dépend surtout de l'aménagement du « home ». La chaleur et la lumière seront fournis par les rayons cosmiques et l'énergie solaire — on s'en doutait un peu, au moins pour le soleil. Il n'y aura plus de lampes, mais des *murs fluorescents*. Voici la description de la cuisine future d'après le professeur Low :

— « La pièce maîtresse en est un fourneau électronique. Un bifteck placé sur le gril est automatiquement retourné et cuit à point en une minute. Les placards se relèvent et se rabaissent automatiquement. Au plafond, un champignon aspire toute la poussière. Il n'est pas nécessaire de balayer plus de deux fois par an. La corvée quotidienne de la vaisselle n'existe plus. Les assiettes et les couverts sont en matière plastique. On les jette après chaque repas. »

Tout le monde est d'accord sur le triomphe certain des matières plastiques et synthétiques. Les Russes ont déjà donné un nom à la viscose qui doit détrôner la laine. Ce nom est peu harmonieux, mais qu'importe : essayez de le prononcer : *Poliocrilonitrilnoié*. Je pense que vous serez comme moi obligés de vous y mettre à plusieurs fois !

Le costume évoluera. Les femmes s'habilleront en hommes. (C'est déjà bien commencé !) Et les hommes, ayant plus de loisirs, retrouveront le sens féminin de la coquetterie et le goût des couleurs vives et des parfums !

L'enseignement des enfants se fera, dit un correspondant anglais, par *hypnotisme*. Actuellement, ce sont les cancres qui dorment en classe. En l'an 2000 se seront les bons élèves ! Espérons que les professeurs, eux, seront éveillés !

En tout cela, il reste pourtant des points noirs, et ce sont les problèmes de l'alimentation. On sait que, périodiquement, les savants nous font peur

en comparant l'accroissement de la population mondiale et celui des produits consommables. Malthus avait déjà poussé un cri d'alarme, il y a 150 ans. Mais on est bien obligé de constater que, dès maintenant, il y a dans le monde 59,5 % de sous-alimentés. L'état actuel des sciences agronomiques ne donne pas l'espoir de faire diminuer ce pourcentage affolant. Il est vrai qu'en travaillant moins, — puisqu'il n'y aura qu'à appuyer sur des boutons, — on n'aura pas besoin de tant de nourriture. Mais le problème n'en reste pas moins inquiétant. Les savants britanniques le résolvent en parlant 1° de la culture intensive des algues marines ; — 2° de la récolte du plancton ; — 3° de la production massive d'aliments synthétiques. M. F. R. East est convaincu qu'en l'an 2000, *vingt usines* suffiront à assurer l'alimentation de toute la Grande-Bretagne, car dans 50 ans, on produira synthétiquement du sucre, des vitamines, de l'amidon. L'alimentation synthétique aura relégué au rang des souvenirs la côtelette de l'homme primitif. La famine sera vaincue par la *production microbiologique*. Avec de l'hydrogène, on fabriquera un « lait biologique » riche en protéines, en graisses, en hydrates de carbone et vitamines. Des laboratoires géants distilleront la houille, d'où seront tirés des éléments nutritifs. Au surplus, des *truies* — oui — produites par parthénogenèse, et qui auront absorbé un dérivé de la colchicine, puis seront nourries au « lait biologique », atteindront en un mois le degré d'engraissement permettant de fournir du *bacon* à tous les Britanniques ! Et 40.000 ouvriers suffiront à faire marcher les usines de « Synfood » — nourriture synthétique — pour toute la Grande-Bretagne.

Pour les savants soviétiques, il y a encore d'immenses progrès à faire en agriculture, des déserts à fertiliser. La science *mitchourienne* aura en l'an 2000, bouleversé la géographie des plantes. On récoltera des cerises à Léningrad, du raisin à Moscou, des tomates à Archangelsk. L'humanité atteindra, au siècle prochain, le cycle de trois récoltes par an. L'énergie électrique fera mûrir dans des serres géantes des légumes et des fruits frais en toute saison...

Bref, deux tableaux qui s'affrontent : d'une part, les uns nous prédisent pour l'an 2000 (et un commentateur récent de Nostradamus, précisait : le 14 juin 1999) la destruction de l'humanité par la bombe atomique, — et d'autre part, on nous annonce des progrès scientifiques merveilleux, et une vie sans effort, sans travail, sans souci, tout ce qu'il faut en somme à qui ne pense pas au paradis — au vrai — pour être heureux. Attendons !

IV

Les trouvailles de Vix

Rentrons dans le sérieux, pour lire les trois articles consacrés par M. Jérôme Carcopino, dans *La Revue des deux-mondes* des 15 janvier, 1er février et 15 février 1955, aux *Trouvailles de Vix*.

Pour ceux de nos lecteurs qui n'en auraient pas entendu parler, précisons qu'il s'agit des pièces merveilleuses extraites, en janvier 1953, par M. René Joffroy, du coffrage d'une tombe, enfouie sous un tumulus ; celui-ci avait été rasé, pour les besoins de l'agriculture, dès le IIe siècle de notre ère ; son emplacement se trouva au pied de la butte du Mont Lassois, jadis Latisco, à 5 km en aval de Châtillon-sur-Seine. Ces pièces étaient les suivantes : quatre roues cerclées de fer d'un char où gisait le squelette d'une femme de 30 ans, avec ses plus beaux atours : deux anneaux de bronze, pour ses chevilles, sept fibules, dont 5 en bronze et 2 en fer, dont l'une rehaussée d'un cabochon en or, pour agrafer sa robe ; un collier de bronze, deux bracelets de schiste, un autre de perles d'ambre, un diadème d'or massif reposant sur deux pattes de lion reposant elles-mêmes sur des boules épaulées par un cheval ailé de la plus fine ciselure. Enfin et surtout un cratère immense en bronze, destiné à étancher la soif de la défunte pour l'éternité, car il ne pesait pas moins de 208 kilos 600 et avait 1.100 litres de contenance ! C'est de loin le plus grand cratère de bronze que nous ait légué l'antiquité. Et aussi le plus magnifiquement orné.

Ce mobilier funéraire est le plus riche qui soit sorti de la Gaule indépendante.

Et la date, direz-vous ? Certains objets remontent sûrement au VIe siècle, vers 525. D'autres sont du Ve. La tombe de la défunte peut avoir été creusée entre 500 et 475 *avant* notre ère. Et tout de suite, on s'est demandé d'où pouvaient venir toutes ces richesses. Ces Gaulois, réputés incultes, ont-ils eu, dès l'an 500 avant notre ère, une civilisation raffinée et cosmopolite ?

Il est clair que nous ne pouvons entrer ici dans tous les détails de l'argumentation de M. Carcopino. Il suffira de donner ses conclusions. Pour lui ce trésor de Vix est la meilleure preuve « que les anciens n'ont pas menti, et que Marseille, dès le Ve siècle av. J.-C., a été l'intermédiaire entre les Celtes d'une part, et d'autre part les populations hellènes ou hellénisées d'Orient et d'Italie. »

Il y avait des courants commerciaux entre la civilisation grecque et les *régions d'extraction de l'étain*, qui n'ont pas toujours été au même endroit.

Et Vix s'est trouvé, à un moment tout au moins, sur le trajet de l'une de ces voies commerciales par où passait un trafic intense.

La défunte de trente ans, qui fut ensevelie là, avec toutes ses parures, n'a pu appartenir qu'à une tribu celtique du seuil de Bourgogne, qui était maîtresse des routes fréquentées par les marchands de Marseille. En échange de l'étain qui passait par là et que l'on ne pouvait se procurer sans passer par leur territoire, les chefs de cette tribu obtenaient des Massaliotes les bijoux, la céramique, les bronzes du monde hellénisé. Les textes anciens placent la fondation de Marseille, colonie phocéenne, entre 599 et 594 avant J.-C. Mais les habitants de la nouvelle colonie ne pouvaient importer l'étain sans lequel le bronze était impossible à fabriquer, qu'en faisant alliance avec les populations celtiques du seuil de Bourgogne. Les convois de l'étain étaient acheminés, d'après Strabon, tantôt sur des embarcations, par voie d'eau, tantôt, et le plus souvent, par voie de terre, sur des chariots, tantôt enfin, si l'on en croit Diodore de Sicile, à dos de cheval. Diodore précise qu'il fallait 30 jours de transport, ce qui correspond aux 900 km qui séparent la Basse-Seine des Bouches du Rhône.

Tout le secret des trouvailles de Vix serait, donc en ceci : c'était le solde d'un troc coutumier, le

gage de l'alliance économique entre les Grecs de Marseille et les Gaulois du Mont Latisco. Le magnifique cratère de bronze de la jeune grande dame de Vix avait été fondu, à son intention, avec l'étain qu'elle avait contribué à fournir aux artisans grecs, qui lui montrèrent ainsi leur reconnaissance.

Mais il ne faut pas croire que le cratère en question ait été placé vide, dans la tombe. On l'a trouvé sans doute sans une goutte de vin, mais il en porte les traces. Et il était accompagné de tout un matériel déposé sur son couvercle : coupes et flacon.

Si l'on admet, comme il est naturel, que l'on avait mis là tout ce qui pouvait plaire le plus à une grande dame gauloise, on notera des points très intéressants : en premier lieu, les Gaulois croyaient, comme tous les peuples primitifs, à la survie. Le soin même de la sépulture et son aménagement en sont la preuve et les rites funéraires analogues remontent loin dans la race humaine, telle que la paléontologie nous la révèle. Mais en second lieu, on estimait que *l'art* est chose aussi agréable, en son genre, que le *vin* lui-même dans le sien. Le breuvage préféré des Gaulois était bien le vin. Ils en usaient et parfois, sans doute, en abusaient. Mais ils aimaient que ce breuvage leur fût présenté dans de la beauté artistique. « Même les vases à vin en bronze, écrit M. Carcopino, leur étaient aussi chers que l'or et l'argent. » C'était des vases de cette sorte au témoignage de Posidonius, qu'un noble Gaulois distribuait pour se former une « clientèle » d'amis. C'était donc ce qu'il avait de plus beau, dans le genre de vase à vin, qu'il tenait à emporter dans l'autre vie, et que l'on mettait dans sa tombe.

Le cratère de Vix n'a probablement pas été fabriqué seulement pour être mis dans la tombe de la jeune dame. Elle le possédait déjà de son vivant. Il lui plaisait par sa beauté, par sa grandeur qui lui semblait une image de sa propre puissance. Elle l'appréciait parce qu'elle savait et sentait que c'était une belle chose ! Et c'est pourquoi à sa mort, on a voulu enfermer cette merveille avec elle, pour qu'elle en jouît et en fît usage dans sa vie d'outre-tombe.

Et tout cela fait revivre — avec un peu d'imagination — cette société si ancienne : celle des environs de l'an 500, en notre pays. C'est pourtant 450 ans avant la conquête de Jules César. On n'a donc pas attendu la conquête romaine pour avoir chez nous le goût très vif des arts, ni du reste celui du bon vin. Et ce sont là, je pense, des goûts honorables et que nous avons avec raison conservés

Mais il faut associer très étroitement à cette civilisation ancestrale celle des Grecs de Marseille. Cela n'est pas pour nous déplaire. Il y a dans le génie grec bien des traits que nous aimons à retrouver dans notre génie national. Et nous sommes spirituellement plus proches peut-être des Grecs que des Romains, bardés de formules juridiques. La grandeur évanouie de la dame de Vix n'est qu'un épisode d'un passé lointain. Mais il nous est agréable d'y retrouver quelques-uns de nos titres de noblesse. C'est la conclusion de M. Carcopino et très volontiers nous le ferons nôtre, en ce bref aperçu de sa savante étude.

V

Un portrait de S. Ignace de Loyola

Ce n'est certes pas sous l'aspect de la *quantité* qu'il est permis de juger un écrivain, mais bien sous celui de la *qualité*. Mais quand les deux sont réunies, quand l'abondance et la valeur se trouvent ensemble, il n'est que juste de rendre hommage à la fécondité d'un écrivain. C'est ce qu'il convient de faire à l'égard de Daniel-Rops, dont on a salué avec joie l'élection récente à l'Académie française. On sait qu'il s'est « attelé » — c'est le cas de le dire — à une vaste Histoire de la religion judéo-chrétienne. Les volumes sur l' *Histoire sainte*, *Jésus en son Temps*, *L'Eglise des Apôtres et des Martyrs*, *L'Eglise des Temps barbares*, *L'Eglise de la Cathédrale et de la Croisade* — des volumes de 7 à 800 pages chacun — ont connu déjà un immense et mérité succès. Et voici que va paraître, probablement en ce mois de mai 1955, le tome suivant, qui aura pour titre *L'Eglise de la Renaissance et de la Réforme*. Ayant eu le privilège de le lire en entier en manuscrit, il me sera bien permis d'en dire un mot ici, en utilisant le chapitre qui en est publié dans la Revue *Hommes et Mondes* d'avril 1955, sous le titre : *Ignace de Loyola* [1]

C'est un sujet sur lequel bien des lecteurs ont besoin d'avoir un sentiment autorisé. Ignace de Loyola est un grand saint, mais pour beaucoup un saint méconnu. Nous avons eu, en effet, en France des querelles intestines qui ont grandement nui à son rayonnement. Justement on vient de porter au théâtre la tragédie au cours de laquelle les fils de Loyola furent si étrangement et, si injustement parfois, malmenés. La pièce de M. de Montherlant sur Port-Royal a pu raviver des souvenirs qui étaient en voie de s'éteindre. Les discussions autour du gros livre de Jansénius, l'*Augustinus*, dont les travaux savants de M. Orcibal viennent de renouveler l'histoire, avaient fini par dégénérer en une querelle entre les Arnauld et les jésuites. Et en prenant parti pour Arnauld, Pascal, l'auteur des *Provinciales*, avait bien compris que, dans les batailles théologiques comme dans les autres, rien ne vaut une bonne contre-attaque. Les *Provinciales* ont contribué à jeter le discrédit chez nous sur un grand Ordre et sur son fondateur. C'est pourquoi, parmi les très nombreux et très vivants portraits historiques, semés par M. Daniel-Rops, dans son ouvrage sur la Renaissance et la Réforme, celui qu'il fait de saint Ignace mérite d'attirer l'attention.

Portrait physique d'abord :

« Son aspect physique, dit l'auteur, en impose-t-il ? Guère. Sans même parler de cette pauvre jambe dont l'os raccourci le fait toujours boiter, il est très loin d'être ce qu'on nomme un « bel homme ». Il n'est pas grand, pas fort, du moins quant à l'apparence : un petit montagnard sec et noueux, au teint hâlé, aux traits marqués. Pourtant son visage fait une impression singulière. Est-ce la hantise du front, démesurément agrandi par la calvitie ? Ou les bizarres oreilles ? ou cette veine bleue qu'on voit battre à ses tempes ? Ce qui surprend plus que tout, ce sont ses yeux, à demi voilés par des paupières lourdes, et qui, sur l'étonnant portrait de Sanchez Coello, à la cathédrale de

[1] A vrai dire, Ignace sera peut-être pour le tome suivant, car il y en aura deux sous le même titre.

Madrid, donnent si puissamment l'impression de regarder en dedans, de ne considérer que l'homme intérieur.

« Parle-t-il bien au moins ? Non, pas au sens où on le dit d'un orateur ou d'un dialecticien habile. Même en espagnol, il a gardé l'accent, le débit et jusqu'à maintes formules de sa province natale. En latin, il est gauche ; en français ou en italien, il tourne vite au charabia. Pourtant, qu'il s'adresse à un seul interlocuteur, ou à un groupe, ou à une foule, il s'impose d'emblée : on l'écoute. Ce paysan, formé à la réflexion lente et solitaire, sait condenser en sentences frappantes les conclusions de sa pensée : comme dira plus tard le cardinal Carpi, « il sait fixer le clou ». Et c'est alors, dans ses éclairs, qu'éclate son intelligence, laquelle est cependant moins étincelante que solide, moins originale d'aspect que de fond. »

Tout cela est très bien vu. Et naturellement, l'auteur insiste sur la grande trouvaille d'Ignace : *Les Exercices*. On ne saurait exagérer l'importance des *Exercices* dans sa vie à lui, et dans la fondation de son Institut. Ce sont les *Exercices* qui donnent le sens profond de son œuvre dans l'Eglise. Or, cette œuvre est une œuvre d'intériorité. « Il ne s'occupe que du cœur, dit Daniel-Rops, c'est-à-dire de cette attitude centrale devant la vie, qui commande tout l'homme. » C'est par là qu'il a mérité d'être considéré comme le grand protagoniste de la Réforme catholique, de ce qu'on a appelé — peu exactement — la contre-réforme. Mais il n'est antiprotestant que parce qu'il est d'abord un grand ami de Jésus-Christ, une âme vouée à Jésus-Christ par l'oraison, par l'union mystique.

« Alors que Calvin, dit notre auteur, commence la réforme en sens inverse, par une révolution générale de toute la structure de l'Eglise, Loyola poursuit, pour son propre compte, une réforme profonde de son âme... Bien loin de l'hypnotiser, les luttes confessionnelles semblent pendant longtemps étrangères à sa pensée... L'effort de conquête vise à la soumission du monde entier au « roi éternel et universel », poursuit comme unique objectif le salut et la libération individuelle des âmes, de toutes les âmes, par les seules armes du sacrifice, de l'humilité, de la charité. »

La réforme catholique sera donc, chez lui comme chez tous ceux qui y ont travaillé avec lui et avant ou après lui, tout le contraire de ce que nous appelons l'*activisme*. Nous aimons à dire d'un orateur, d'un apôtre, d'un conquérant d'âmes, qu'il est *dynamique*. Mais prenons bien garde que le seul dynamisme qui compte et qui obtient des fruits durables, c'est celui qui puise toute l'énergie qu'il dépense au cœur même de Jésus.

Et c'est ce que, tout au long de son admirable chapitre sur Ignace de Loyola, M. Daniel-Rops a bien mis en relief. Il n'a du reste, pour cela, qu'à rester fidèle à l'histoire, à lire et à traduire les textes. Citons-le encore, on verra à quel point il les suit de près :

« De ce combat, dit-il, dans lequel, selon saint Ignace, le chrétien est engagé, quel sera le but ultime ? Une seule réponse s'impose : la gloire de Dieu. Tout le reste est vain, dérisoire. Au seuil des Exercices, à la première ligne du « principe et fondement » on lit cette assertion catégorique et tranquille : « L'homme est créé pour louer, vénérer et servir Dieu Notre-Seigneur, et par là sauver son âme. » Les deux desseins sont solidaires : la réforme intérieure, moyen de salut, est en même temps, et même d'abord témoignage donné au Dieu de perfection. Rejoignant sur ce point Calvin, Ignace a littéralement la hantise des droits de Dieu, de l'adoration de sa puissance, de la reconnaissance de son pouvoir souverain, de sa gloire qui doit être grandissante. *Ad majorem Dei gloriam !* La célèbre formule revient inlassablement sous sa plume : dans l'ensemble de son œuvre et de sa correspondance, on la trouvera au moins un millier de fois — cent quatre fois rien que dans la Constitution de la Compagnie de Jésus ! Mais la différence radicale entre Calvin et Loyola, c'est que l'un conçoit Dieu dans la crainte et le tremblement et courbe l'homme sous la férule d'un maître terrible ; Ignace au contraire, veut incliner doucement les libertés humaines devant « la Bonté infinie, la Divine Miséricorde, la Sagesse et l'Amour éternels, la Charité du Christ, Notre-Seigneur ». Cet homme que, si souvent, on représentera dur, rigide, impitoyable, lorsqu'il aura à résumer en trois lignes toute sa doctrine, — comme c'est le cas dans une lettre aux scolastiques de Coïmbre, — il ne parle ni de discipline, ni de crainte sacrée de Dieu, mais il dit simplement : « Par-dessus tout, je voudrais exciter en vous le pur amour de Jésus-Christ, le désir de son honneur et celui du salut des âmes qui furent rachetées par lui. »

Et ce qu'il ne faut pas oublier non plus, c'est qu'en faisant les *Exercices*, Ignace n'a pas travaillé pour sa Compagnie seulement, pour un groupe et d'une manière ésotérique, mais pour toute l'Eglise et pour toutes les âmes. Les *Exercices* conviennent à tout le monde, aux commençants, aux progressants, aux parfaits eux-mêmes. « Ils peuvent conduire vers les plus hauts sommets de l'expérience mystique les âmes exigeantes ; ils guident, par l'oraison à la contemplation jusqu'à la vie unitive ; et ce n'est point par hasard que de saint François de Borgia au Père Surin, de Balthazar Alvarez au Père Lallement, tant de contemplatifs sont devenus tels par la simple pratique des méthodes ignatiennes. »

Arrêtons ici cette brève analyse. Elle ne donne qu'une idée fort imparfaite de la richesse des aperçus que l'on trouvera dans le nouveau volume de cette vaste histoire religieuse.

VI

Le véritable capitaine « Nemo »

C'est M. Georges G.-Toudouze, de l'Académie de marine, qui nous révèle l'existence curieuse de celui qui, ayant lu tout enfant, le Jules Verne de *Vingt-Mille Lieues sous les mers*, se jura à lui-même de devenir le capitaine Nemo. On sait que le cinquantenaire de la mort de Jules Verne doit être célébré le 25 mai. Il mourut en effet à l'âge de 77 ans, à Amiens, en 1905. Ses romans, dans lesquels on a voulu voir les « prophéties du XX^e siècle », ont suscité plus d'enthousiasme peut-être en Amérique encore que chez nous.

C'était en 1872, raconte la revue *Hommes et Mondes* d'avril sous le titre qu'on a lu plus haut : la chose se passait sur une grève déserte de l'état du Maryland, en Amérique du Nord. Un gamin de 10 ans, Simon Lake, de Baltimore, vient de finir la lecture du livre de Jules Verne, traduit récemment en anglais. Il serre sur sa poitrine le livre, comme le plus précieux des trésors, et debout devant la mer, il jette ce cri, qui est un serment :

— « *Moi, je serai le capitaine Nemo !...* »

Il n'avait peut-être pas été le seul à dire cela : on ne peut compter le nombre de vocations marines et sous-marines que le roman de Verne a

suscitées. Mais lui au moins, il a tenu parole. Quand il mourut, presque octogénaire, il y a seulement quelques années, Simon Lake laissait à sa patrie plus de 100 bâtiments sous - marins, de guerre, de commerce, de pêche, de travail et d'exploration, tous inventés, dessinés, construits, équipés par une Société qu'il avait fondée la *Société sous-marine Simon Lake*. Et il a publié aussi un ouvrage en anglais, intitulé : *Les Sous-Marins en temps de guerre et en temps de paix, leurs développements et leurs possibilités*. En tête de son ouvrage, il avait mis en exergue cette phrase d'hommage : « *L'imagination de Verne est le fait d'aujourd'hui* ». Et il expliquait :

— « Cette réalité, je la dois tout entière aux rêves des hommes d'imagination et de grande faculté inventive. »

C'était grâce à eux qu'il avait pu vaincre ses trois grands adversaires : le ridicule, le scepticisme, l'hostilité.

Il a fallu cependant une tenacité inouïe à Simon Lake pour aboutir. Et voici son début : il a 28 ans, il a très peu d'argent, mais beaucoup de volonté, beaucoup de savoir-faire, car il est *bricoleur émérite*. Il songe, il calcule, il se met à l'œuvre, et il construit de ses mains un canot fermé, en bois : coque étanche, 4 m. 50 de long, 1 m. 35 de large, 1 m. 60 de haut. Avec cela, il prétend pouvoir naviguer en surface, à la voile et à la rame, mais aussi *plonger* au moyen d'un lest d'eau, respirer grâce à « un récipient destiné à la fabrication du soda-water, qui est élevé à la dignité de réservoir d'air comprimé. » Il ne pourra descendre au-dessous de cinq mètres, et il se posera sur le fond, pour s'y mouvoir à l'aide de roues manœuvrées de l'intérieur, à force de bras, avec un arbre de transmission.

On lui dit : mais c'est donc une voiture, votre canot ? — Exactement, ce sera une automobile sous - marine. Tout le monde s'esclaffe. Il laisse faire et appelle son engin *Argonaut junior*. Sa famille, son entourage sont dans l'angoisse. Il va se noyer ! C'est le sentiment unanime. Mais une fois l'appareil au point, il entre dedans, il prend la mer, il avance, puis soudain il plonge. Et il roule sur le fond, à grand renfort de biceps. Il va, il vient, il tourne, il circule à son aise . « Je suis le capitaine Nemo ! » Cette fois, c'est vrai. Et quand il en a assez et qu'il sent que sur la rive tout le monde s'inquiète, il fait jouer son lest et remonte en surface, puis regagne tranquillement le bord, au milieu de frénétiques ovations.

Le lendemain, toute la presse parlait de la « *Carriole submergée* ». Le mot fit fureur. Il renouvela ses exploits. Des financiers s'y intéressèrent. Peu de mois après la *Compagnie sous-marine Lake* était fondée. En 1898, un *Argonaut I* était construit. Mais cette fois, c'était un bateau de 11 m. de long, 2 m. 80 de large, muni d'un moteur de 30 chevaux, avec dynamo, lest d'eau, air comprimé, et un sas d'entrée et de sortie sous l'eau, imité du *Nautilus*. L'appareil se déplaçait au fond de l'eau comme une voiture.

Le succès fut énorme. Tout le monde voulait plonger. Il fallut instituer des tours pour conduire les passagers au fond de l'eau et les faire rouler sur les galets et les sables de la mer. Naturellement on n'acceptait personne sans une assurance sur la vie. Une jeune journaliste voulut être la première femme à aller sous les eaux. Elle était à peine à bord que les bavardages battaient leur plein. Sans avertir personne, Lake plongea. Nul ne s'en rendit compte, étant donné que le bateau était étanche et fermé. On lui dit donc en plaisantant

— « Eh bien ! cette fameuse plongée ?...

— « Mais voilà dix minutes, répondit Lake, que nous sommes posés sur le fond ! »

On crut qu'il plaisantait. Nul n'avait rien senti. Il demanda donc que l'on se portât vers les hublots de la coque. C'était bien vrai. Emotion soudaine et intense, dans l'équipage improvisé. La jeune dame est sur le point de perdre à la fois son équilibre et ses esprits. Heureusement, Lake avait prévu cet instant dramatique. Il s'empressa de faire sauter un bouchon de champagne, qui remit tout le monde d'aplomb. Ce fut le triomphe !

A partir de ce moment, Lake est en plein essor. *L'Argonaut II* est mis au point en 1900. Il mesure 20 m. de long et 3 m. de haut. Il contenait 28 heures d'air respirable. Et il communiquait avec le bord au moyen de tout un système d'installations téléphoniques. Des scaphandriers pouvaient entrer et sortir et explorer les alentours du bateau posé sur le fond. Lake put ainsi visiter des épaves.

Mais les autorités maritimes des U.S.A. n'avaient pu ignorer ces essais et performances. Lake fut donc invité par le gouvernement à étudier des engins pouvant servir à la marine militaire. Il ne sortit pas d'abord du type de « Carriole submergée », qu'il avait inventé. En 1902, il réalisa le *Protector*, qui n'était plus monté que sur deux roues, comme nos motocyclettes, et qui pouvait servir soit comme détecteur de mines, soit comme torpilleur. En 1904, Lake imagina une sorte d'automobile fermée, pouvant voyager en surface ou en plongée et qu'il appela *Simon Lake I*. Avec le temps, il ne cessa plus de perfectionner ses sous-marins. Le *Seal*, construit par lui, entra en service en 1911. Mais son rêve restait celui de Jules Verne : répandre dans le public une sorte de *tourisme* sous-marin, pour étudier et contempler les beautés des fonds marins. Il aurait voulu être l'exploitant de la mer, dans tous les domaines, depuis la recherche et la relève des épaves, jusqu'à la mise en valeur de la faune et la flore sous-marine. L'industrie des éponges, du corail, des algues de toute nature, la recherche des huîtres perlières, et toutes les activités analogues, étaient son objectif constant. Il voudrait même et surtout aller, sous les banquises, jusqu'au pôle nord : une idée de Jules Verne encore.

Il est incontestable qu'en mourant Simon Lake a laissé à sa patrie non seulement un exemple frappant d'énergie, mais des réalisations importantes, toute une flotte spéciale capable d'exploiter ce domaine sous-marin inférieur à 200 m. que le président Truman a transformé en territoire national sur une étendue de 1.850.000 km². Nous avons déjà eu l'occasion de dire dans une de nos causeries l'importance immense de ce domaine nouveau, que l'on sait être d'une richesse inouïe et qui est à peine exploré jusqu'ici. On comprend que les Américains aient pour Jules Verne une admiration, qui ressemble à un culte !

VII

Les derniers ours de France

Les ours sont sur le point de disparaître du sol France. Les bergers pyrénéens n'en seront pas chés. C'est que les ours s'attaquent fréquemment x troupeaux. On a pu déterminer avec précision nombre des ours bruns en France. C'est la re- e *Science et Vie* de mars 1955 qui nous en donne montant, dans un article signé Philippe Duroc, us ce titre : *Un Chirurgien de Grenoble, le Dr outurier, vous raconte la vie des derniers ours France.*

Les ours seraient donc de 70 à 75, en tout et ur tout. Ils habitent tous les Pyrénées. Ils y vent d'ordinaire de fraises, de framboises, de iel sauvage, mais aussi — à l'occasion — de bre- s égarées. Les ours sont des bêtes placides, mais on les attaque, ils deviennent très dangereux.

Le Dr Couturier vient de consacrer un livre ustré de 900 pages à ce sujet : *L'Ours brun.* l'âge de la pierre, l'ours fut commun dans toute France. Puis, il se retira dans les montagnes, osges, Jura, Massif central. On croit qu'il n'y en plus un seul dans les Alpes, où le dernier aurait é tué le 13 août 1921. On aurait vu encore un rs dans le Vercors en septembre 1937. Mais pour- ivi, il prit la direction de Villard de Lans et sparut sans retour. L'ours a horreur du bruit. aime la solitude. De là sa retraite dans des lieux accessibles et tranquilles. Il y en a donc encore ns les Pyrénées, passant d'une frontière à l'au- e, et du versant espagnol au versant français, lon les poursuites dont ils sont l'objet. Le Dr outurier localise ainsi les ours survivants actuel- ment : 50 dans les Basses-Pyrénées, 6 dans les autes-Pyrénées, 11 dans la Haute-Garonne, et 5 ns l'Ariège. Cela ferait en tout exactement 72. s vallées d'Aspe et d'Ossau sont relativement les us peuplées : 19 dans la première et 15 dans seconde. Mais c'est le vallon d'Holçarté, dans s Basses-Pyrénées, qui est le plus fréquenté par s plantigrades, à en juger par les ravages dans s troupeaux, en 1940 et 1941.

L'ours brun des Pyrénées est plus léger que les utres, de 80 à 300 kg, avec une moyenne de 180 our les mâles et de 130 pour les femelles. En ongrie, le régent Horthy en avait tué un de 28 kg. L'ours brun de France mesure environ m. 70 à 2 m. de long, 35 à 38 cm de large, et quatre pattes, sa position habituelle, 90 cm à m. de haut. Le cerveau pèse environ 280 gr. ais l'ours n'en est pas moins une bête intelli- ente, qui vient immédiatement derrière certains inges et derrière l'éléphant des Indes. On l'ap- elle *brun*, mais en fait son pelage varie du jaune lair au marron foncé, en passant par le roux, le auve et le cannelle. Il change de pelage en juin, t se frotte contre les arbres pour activer la mue. es poils accrochés à l'écorce des arbres guident es chasseurs qui veulent l'approcher. Il a l'air ourdaud, et en réalité il est extrêmement agile. l atteint en effet aisément les 50 km-heure. Il est lpiniste de nature, et franchit avec facilité les bstacles qui arrêtent l'homme. Il ne glisse pas ur la glace ni la neige, ou s'il le fait, c'est volon- airement et cela l'amuse énormement, sur de pe- its parcours.

Il vit naturellement sur des versants boisés dans les grottes et cavernes qu'il y rencontre. Un bo- queteau de sapins suspendu au-dessus des abîmes, entre 1.400 et 2.100 m. d'altitude, voilà son affaire. Il lui faut des sapins, ou des hêtres, un sol frais et mou. Il déteste la chaleur et le manque d'eau. Chose curieuse, cet animal accusé de tant de mé- faits contre les troupeaux de vaches ou de brebis, est surtout végétarien. Le jour, il dort, à l'ombre et au frais. Il ne ronfle jamais, mais sa respiration est assez forte pour que le chasseur puisse l'en- tendre de loin. Un peu avant la nuit, il cherche son souper et il parcourt de grandes distances pour cela. L'été et dès le printemps, il se contente de végétaux, qu'il mange assis sur son arrière-train. En automne, il s'offre ce qu'il trouve : une taupe, un écureuil, un loir, un campagnol, et s'il peut un mouton. Volontiers il goûterait de l'isard ou du sanglier, mais il est rare qu'il puisse en attra- per. Quant à l'homme, cela n'est jamais dans son menu. Il en a une peur terrible et l'odeur même le fait fuir. Toute la nuit, il voyage ainsi et re- gagne son gîte un peu avant l'aube.

La notion de famille lui est étrangère. Le mâle ne recherche la femelle qu'à la saison des accou- plements. En dehors de cela, il vit solitaire. Il se désintéresse de ses petits, et il hiberne seul. La mère élève les oursons jusqu'à l'âge de 18 mois. Ils demeurent ensemble encore au second hiver. Mais à l'âge de 34 mois, chacun hiberne de son côté. La maturité sexuelle est atteinte à 42 mois. L'ours est monogame et, chaque année, recherche la même femelle, mais il peut devenir polygame par occasion. A sa naissance l'ourson est très petit et ne pèse pas 500 gr. Il n'a pas un poil. Sa mère le lèche inlassablement pour le tenir chaud. A un mois, il ouvre l'œil. A six mois, il est sevré et cherche sa nourriture, des racines, des limaces, des escargots. La mère corrige rudement ses our- sons, par des gifles, quand ils le méritent. Le 22 juin 1950, le garde Puchouau vit une mère qui donnait taloches sur taloches à son petit, pour le forcer à traverser un pas difficile. Les oursons aiment à jouer, par exemple en se faisant des croche-pieds les uns aux autres, en faisant rouler des billes de bois sur les pentes, ou bien en se laissant eux-mêmes rouler la tête entre les quatre pattes, comme un ballon.

Si l'on trouve un ours, sur sa route, le Dr Cou- turier recommande de ne pas s'enfuir en courant, de fixer l'animal sans montrer de peur, en gardant une immobilité absolue, et en lui parlant, même en l'invectivant. Surpris, l'ours de met à souffler bruyamment puis il s'enfuit. Mais il est très im- pressionné par la voix humaine. C'est pour cela qu'il faut lui crier après, le plus fort qu'on peut. S'il est blessé ou traqué, il fait front et devient redoutable.

L'un des procédés les plus drôles pour le cap- turer consiste à arroser du miel avec de l'alcool, afin de le griser. Le collet est inefficace. Mais l'ours ne distingue pas le poison qu'on a mis sur un cadavre de brebis. Pendant la guerre les bergers pour se débarrasser d'eux ont utilisé ainsi l'arse- nic et la strychnine. Le vrai chasseur d'ours ce- pendant se sert du fusil. Au siècle dernier, le chasseur Michel Py, avait tué 21 ours. Talleyrand lui ayant commandé une peau d'ours, il se battit

contre l'un d'eux, fut grièvement blessé, mais il guérit et Talleyrand lui donna 500 fr. de gratification, ce qui, à l'époque était une somme, 100.000 francs d'aujourd'hui au moins. Michel Py, pensionné comme destructeur d'ours, mourut dans son lit, à 87 ans. Le chasseur le plus réputé parmi ceux qui vivent encore est Saint-Martin, qui en est à son 29ᵉ. Il porte le béret et les espadrilles, s'approche en silence. Et il doit toutes ses victoires à cette méthode.

Le Dʳ Couturier estime qu'il est grand temps que l'ours soit protégé, si l'on ne veut pas sa disparition totale. Il a résisté jusqu'ici à l'invasion industrielle. Il a bien gagné le droit de survivre, au titre de « monument historique ».

VIII

Les secrets de Mars

On a tant parlé des martiens, depuis les « soucoupes volantes », qu'il faut bien revenir de temps à autre sur les *Secrets de Mars*. C'est le titre d'un article d'Henri Tréhorel, dans le même numéro de *Science et Vie*.

Un astronome américain, E. C. Slipher, de l'observatoire Lowell, en Arizona, s'est transporté à Bloemfontein, dans l'Union sud-africaine, pour y étudier Mars. Il en a rapporté 20.000 photos. Et il a déclaré : « Mars est vivante ! Je tiens la preuve de sa végétation ! » L'astronome russe Artisov, de son côté, a pris des milliers de photos, en Géorgie, à l'observatoire d'Anastumani. Il se croit sûr lui aussi qu'il existe une végétation dans Mars. Les astronomes français, par contre, restent totalement incrédules. Ils sont installés au Pic du Midi, à 2.870 m. d'altitude. Eux aussi, ils ont pris des photos et ils se livrent aux études les plus détaillées depuis 5 ans. L'un d'eux, Audouin Dollfus, a même accompli l'été dernier, une ascension en ballon, jusqu'à 7.000 m. d'altitude, pour mieux observer Mars hors des troubles atmosphériques terrestres.

Or, Mars va se trouver, en septembre 1956, dans une se ses positions les plus proches de la terre. Cette position favorable ne se présente que tous les 15 ans environ. Il faudra attendre, après 1956, l'année 1971 pour en trouver une semblable. Mars sera alors à seulement 56 millions de km. Et comme Mars a un diamètre — plus petit que celui de la Terre — de 6.800 km il apparaîtra comme une balle de 10 cm vue à 1 km de distance.

On va donc essayer de percer les *cinq mystères* de cette planète, à savoir 1° le mystère des taches colorées (énigme de la végétation ?) ; 2° celui des « canaux » ; 3° celui des neiges polaires ; 4° celui du relief du sol ; 5° celui de l'atmosphère martienne.

Les observations les plus récentes concluent, pour les zones claires, à de grands déserts dénudés, rocheux, réduits en poudres par les vents et la dessication. On croit avoir démontré que ces roches sont formées de limonite, c'est-à-dire de minerai de fer. Pour les zones sombres, qui subissent de grandes variations de couleurs et de formes, on hésite à parler de végétation, et cependant Audouin Dollfus admet la possibilité d'un régime végétal martien adapté aux conditions physiques et chimiques de cette planète, mais il attend les révélations promises par Slipher, avec se 20.000 photos ! D'autres ne croient pas à un r gime végétal, mais à des émissions volcaniqu provoquant des changements de couleur.

Au sujet des « canaux » martiens, Dollfus e nie l'existence. Ce sont les petites taches des me qui en donnent l'illusion, en apparaissant comm des traînées, des bandes. Mais les partisans d l'existence des canaux restent nombreux.

Seulement, y a-t-il de l'eau dans Mars ? Il a é jusqu'ici impossible de se prononcer à ce suje Par contre, il a été prouvé récemment que les im menses calottes de glace qui fondent et se refo ment sur les pôles martiens sont constituées p de la neige, ou plus exactement par du givre e couche de 15 cm d'épaisseur au maximum. Dollf a fait des expériences sur du givre à la pressio martienne. Il a constaté que ce givre cristalli différemment de celui de la Terre et qu'il ne fon pas à la chaleur, mais se résout en vapeur imm diatement, sans passer par l'état liquide. Il n'y donc pas d'eau dans les prétendus canaux de Mar

Si la vie y existe elle est tout à fait différent de celle de chez nous. Voici la description de l'a tronome Menzels, à ce sujet :

— « Si un être terrestre pouvait se rendre sur Ma il aurait de curieuses impressions : la plante de s pieds serait très chaude, mais son visage et ses oreill géleraient. Il lui faudrait revêtir un scaphandre pei en noir dans la partie supérieure et en blanc vers l jambes, pour compenser cette curieuse échelle de te pérature. Le climat de Mars est une conception fa taisiste, tout au plus pourrait-on le comparer à cel d'un désert stratosphérique polaire établi sur la Terre !

Il n'y a pas d'oxygène dans l'atmosphère d Mars. La pression au ras du sol est 1/12ᵉ de cel de la Terre. La température varie de — 60° a pôle à + 10° à l'équateur au milieu du jour. Le nuits, partout, sont glaciales. C'est pourquoi o attend avec curiosité les preuves que Slipher annoncées au sujet de la vie végétale sur Mars.

Une lueur crépusculaire règne partout à la su face. Le firmament y est bleu très foncé. Les étoil brillantes y sont visibles en plein jour. Les nuag martiens ne sont que des brumes ténues. L'épai seur de l'atmosphère martienne est de 0,22 p rapport à celle de la Terre. La pression au sol e de 83 millibars, comme chez nous à 15.000 m d'altitude. Les nuages jaunâtres qu'on y voit ci culer sont comme nos nuages de sable au Sahar La vitesse du vent est de 10 m.-sec.

IX

L'éducation religieuse du duc de Bourgogne

Mᵐᵉ Madeleine Daniélou nous entretient dans le *Etudes* d'avril 1955, de l'*Education religieuse d duc de Bourgogne*.

On sait que Fénelon avait été nommé le précep teur du prince, en 1689. Mᵐᵉ de Sévigné avait dé claré que « ce choix était divin ». L'enfant ava 7 ans, et il était de caractère difficile, mais dot d'un goût religieux exceptionnel. Ce fut sur c trait que Fénelon établit son plan d'action. Nou pouvons nous faire une idée de ses idées et mé thodes par son livre : *Traité de l'Education de filles*. A cette époque, il n'y avait pas de catéchism pour les enfants, comme de nos jours, pas de « Vi

Jésus » adaptée à l'esprit des petits. Tout se passait oralement. Fénelon excellait dans l'art de se mettre au niveau des enfants. Il a eu une idée que nous pouvons regarder comme très moderne : celle de ne pas présenter la foi religieuse comme un ensemble d'articles de foi, mais comme une histoire, la plus belle des histoires.

— « Il faut ignorer, écrit-il, profondément l'essence de la religion, pour ne pas voir qu'elle est tout historique. C'est par un tissu de faits merveilleux que nous trouvons son établissement, sa perpétuité et tout ce qui doit nous la faire pratiquer et croire. »

L'éducateur racontera donc beaucoup. Il traversera l'Ancien Testament pour arriver au Nouveau, qui en est la réalisation. Et en tout cela, on ne fera pas appel à l'attention forcée, ni à la mémoire, car « il faut que le plaisir fasse tout ». On ira donc dans le sens même de la nature, qui a donné à l'enfance le goût des histoires, et par conséquent aussi le goût de l'histoire. Mais on donnera dès le principe le *sens du sacré*. Ne jamais parler légèrement des choses religieuses, des prêtres et du culte, mais toujours avec respect et sérieux. Ne pas rabaisser la religion, pour se mettre davantage à la portée des enfants, par un langage familier et presque vulgaire, comme on fait parfois de nos jours. Mais surtout, Fénelon estimait que le plus urgent, le plus constant effort de l'éducateur consiste à apprendre à l'enfant *à prier*.

« Il faut être avec Dieu, a-t-il écrit, comme avec un ami. D'abord on a mille choses à dire à un ami et mille à lui demander ; mais dans la suite, ce détail de conversation s'épuise... On a tout dit ; mais *sans se parler, on prend plaisir à être ensemble, à sentir qu'on est l'un auprès de l'autre*... On sait qu'on est d'accord en tout et que les deux cœurs n'en font qu'un. »

Comme il est important de faire traverser ces deux étapes par les enfants : la prière parlante et *la prière muette* — ce que S. Jean de la Croix appelle si joliment : *la musica callada* — la musique silencieuse ! Fénelon excellait à composer des prières du premier genre. Et il apprenait au petit prince à en faire lui-même. Notre article en cite une qui atteste le sens religieux de l'enfant :

« O mon Sauveur et mon Dieu, soyez mon Maître et ma Lumière dans le sacrement de votre amour ; parlez à mon cœur et que votre serviteur écoute. Montrez-moi les vrais biens et enflammez mon âme du désir de les posséder... O mon Sauveur, je voudrais être doux et humble de cœur, comme vous l'avez été ; je voudrais éviter les péchés que vous m'avez pardonnés ; je voudrais me rappeler sans cesse les bienfaits dont vous m'avez comblé... Dieu de saint Louis, Dieu de nos pères, veillez sur la France, conservez-y la foi, ramenez-y la paix, soyez le père de votre peuple et le Dieu de notre cœur, pendant la vie, à la mort et dans l'éternité. »

L'un des tournants essentiels de cette formation princière fut le grand jour de la première communion. Une véritable conversion. La réforme du caractère du duc et surtout de la colère fut alors presque achevée. Mme de Maintenon en fut témoin et elle l'a attesté :

« Depuis la première communion de M. le duc de Bourgogne, écrit-elle, nous avons vu disparaître peu à peu tous les défauts qui, dans son enfance, nous donnaient de grandes inquiétudes pour l'avenir. Ses progrès dans la vertu étaient sensibles d'une année à l'autre : d'abord raillé de toute la Cour il était devenu l'admiration des plus libertins ; il continue à se faire violence pour détruire entièrement ses défauts. Sa piété l'a tellement métamorphosé que d'emporté qu'il était il est devenu modéré, doux, complaisant ; on dirait que c'est là son caractère et que la vertu lui est naturelle. »

Fénelon, selon un usage du temps, avait retardé cette première communion, pour la faire désirer davantage par l'enfant. Né en 1682, le duc de Bourgogne fit sa première communion au jour de Pâques de l'an 1694. Il avait donc 12 ans. Et l'on sait que cet âge est resté celui de la première communion des garçons, chez nous, jusqu'à Pie X (1905). L'enfant, communiant seul, dans l'intimité, avait fait une retraite de plusieurs jours. Il l'avait terminée en allant demander au roi et à son père pardon des sujets de mécontentement qu'il avait pu leur donner. Il aimait peu son père, mais il était terriblement sensible à l'estime du roi son grand-père. Louis XIV l'embrassa avec bonté et lui dit :

— « Je suis ravi, mon fils, des sentiments où je vous vois ; je prie Dieu qu'il vous les conserve ; je tâcherai de communier avec vous ce jour-là. » Et il le fit, en effet.

Fénelon prononça un petit sermon exquis que nous possédons encore. Comme il est très court, on peut le citer en entier, comme un modèle du genre :

— « Le voilà enfin arrivé, Monseigneur, ce jour que vous avez tant désiré et attendu, ce jour qui doit apparemment décider de tous les autres jours de votre vie jusqu'à celui de votre mort. Votre Sauveur vient à vous sous les apparences de l'aliment le plus familier, afin de nourrir votre âme comme le pain nourrit tous les jours votre corps. Il ne vous paraîtra qu'une parcelle d'un pain commun ; mais la vertu de Dieu y est cachée et votre foi saura bien l'y trouver. Dites-lui, comme Isaïe le disait : « *Vere tu es Deus absconditus* ». C'est un Dieu caché par amour ; il nous voile sa gloire de peur que nos yeux n'en soient éblouis, et afin que nous puissions en approcher plus familièrement ; c'est là que vous trouverez la manne cachée avec les divers goûts de toutes les vertus célestes. Vous mangerez le pain qui est au-dessus de toute substance ; il ne se changera pas en vous, homme vil et mortel, mais vous serez changé en lui, pour être un membre vivant du Sauveur. Que la foi et l'amour vous fassent goûter le don de Dieu : « *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus*. »

Fénelon citait volontiers du latin biblique dans ce petit sermon, car son élève savait assez de latin déjà pour le comprendre. Le duc garda l'habitude de communier tous les 15 jours. Et pour le faire, il revêtait son manteau de Cour et le collier de l'Ordre du Saint-Esprit. Fénelon prenant hautement parti contre les jansénistes, qu'il avait en horreur et dont il redoutait l'esprit pour les jeunes clercs de son temps, ne cessait de redire à son élève qu'il faut communier souvent, qu'il serait bon de le faire à chaque messe que l'on entend. L'eucharistie, lui disait-il, est un pain quotidien :

« Elle n'est offerte par le prêtre qu'afin que le fidèle en vive. Ces deux actions se rapportent l'une à l'autre, et il manque quelque chose au sacrifice quand le laïque se tient comme interdit loin des autels, n'osant manger la victime offerte pour lui. »

Et poussant plus avant contre la coutume que

le grand Arnauld avait tant préconisée, il disait qu'il faut tendre à diminuer l'usage de la confession. Le prince était porté au scrupule. Son precepteur essayait de le porter à la confiance.

On sait que Fénelon fut éloigné de la cour, et confiné dans son diocèse de Cambrai, en 1698. Il n'écrivit au duc de Bourgogne qu'en 1702, après 4 ans de silence. Le prince avait 20 ans. Fénelon lui recommande la pratique de l'oraison, mais de l'oraison qu'on peut appeler *habituelle*, c'est-à-dire de cette « attention habituelle, aimante et paisible à la présence divine », dont parle S. Jean de la Croix. Cependant, il lui dit avec force que cette oraison habituelle doit être nourrie par des temps réguliers d'oraison formelle. Fénelon répète au duc qu'il faut aimer le prochain en Dieu et pour Dieu.

« Quand nous aimons les hommes hors de Dieu, lui dit-il, c'est nous-même que nous aimons uniquement dans tous nos amis que nous croyons aimer... Rien n'est si sec, si froid, si dur, si resserré qu'un cœur qui s'aime seul en toutes choses. Rien n'est si tendre, si ouvert, si vif, si doux, si aimable, si aimant, qu'un cœur que l'amour divin possède et anime. »

Dans une troisième lettre, Fénelon recommande au duc l'imitation de son ancêtre saint Louis. Il insiste sur son devoir d'état :

« Un grand prince, dit-il, ne doit point servir Dieu de la même façon qu'un solitaire ou qu'un simple particulier. »

Et le duc n'avait pas de plus grande joie que de revoir son maître, de le serrer dans ses bras. L'action de Fénelon se poursuivait par l'intermédiaire du duc de Beauvilliers. Les lettres qu'il écrit à ce dernier tendent à la destruction de ce qu'il appelle la « cabale » janséniste. Dans une lettre peu connue, il lui dit les précautions avec lesquelles il convient de faire lire les *Provinciales* au prince. Il indique que le P. Martineau, jésuite, qui est son confesseur, devra lui faire un exposé net et vigoureux de la doctrine de la grâce.

« Pour les *Lettres Provinciales*, dit-il, je crois qu'il est à propos que le prince les lise : aussi bien les lira-t-il un peu plus tôt ou un peu plus tard. Sa curiosité, son goût pour les choses plaisantes et la grande réputation de ce livre ne permettront pas qu'il l'ignore toute sa vie. S'il en a le désir, je le lui laisserais contenter. J'y ajouterais toutes les précautions possibles, toujours pour découvrir la vérité et ne pas se laisser séduire par ce qui n'en a que l'apparence. Une partie du grand mémoire que je vous ai envoyé lui fournit une anatomie des deux premières lettres de M. Pascal. Il y en a plus qu'il n'en faut pour découvrir à fond le venin caché dans ce livre, qui a été tant applaudi, et pour montrer, dans ces circonstances, combien l'Eglise est éloignée de combattre un vain fantôme. »

Un « vain fantôme », c'était l'hérésie de Port-Royal que l'on voulait dissimuler sous ce vocable, et jusqu'en notre siècle, en 1922, M. Augustin Gazier (1844-1922), a soutenu que le jansénisme n'était rien d'autre qu'un fantôme, une invention des jésuites. Comme on le voit, ce n'était pas l'avis de Fénelon [2].

[2] M. de Montherlant a mis récemment au théâtre la tragédie du *Formulaire* de 1664. C'est pour éclaircir toute cette question bien ignorée du grand public que nous publierons très prochainement, chez Fayard, une mise au point historique sous ce titre : *l'Hérésie de Port-Royal*. Nous nous refusons à nous battre contre un fantôme !

Le prince put rassurer son précepteur, dans une lettre de 1708, par laquelle nous terminerons cette analyse :

« Quant à l'article qui regarde les Jansénistes, écrit le prince, j'espère, par la grâce de Dieu, non pas telle qu'ils l'entendent, mais telle que la connaît l'Eglise catholique, que je ne tomberai jamais dans les pièges qu'ils voudront me dresser. Je connais le fond de leur doctrine, et *je sais qu'elle est plus calviniste que catholique*. Je sais qu'ils écrivent avec esprit et justesse ; je sais qu'ils font profession d'une morale sévère, et qu'ils attaquent fortement la relâchée ; mais je sais en même temps qu'ils ne la pratiquent pas toujours. Vous en connaissez les exemples qui ne sont que trop fréquents. »

En terminant, M[me] Daniélou fait voir que Fénelon n'a pas orienté son élève dans la direction de ce *semi-quiétisme* qui lui fut justement reproché. Nous ne pouvons dire ce qu'aurait été le duc sur le trône. Mais ce que l'on peut dire c'est que sa mort fut celle d'un « jeune saint ». Et cela fait l'éloge de son précepteur.

X

Le retour de la baleine grise

Il paraît qu'il y a une hauteur appelée la Pointe Loma, au-dessus de la baie de San Diego, au sud de San Francisco, en Californie, d'où l'on peut voir en mer passer la baleine grise, décelée par un nuage de vapeur d'eau qu'elle projette dans les airs en nageant. C'est M. Raymond M. Gilmore qui nous parle de ce gigantesque cétacé, qui fut deux fois sur le point de disparaître de la création, mais qui a repris consistance. Son article en anglais est intitulé *Le Retour de la Baleine grise*, dans *Scientific American* de janvier 1955.

La Baleine grise mesure environ 12 m. de longueur. La couleur de sa peau varie du gris-clair au noir. Elle se nourrit de plancton qu'elle filtre sans arrêt entre ses fanons. Il n'est aucun autre point de l'univers d'où l'on puisse, de la terre, apercevoir cet animal au large. Tout au long de l'hiver, de la fin de décembre à la fin de février, les baleines grises défilent en une longue ligne, à un mille au plus du rivage. Elles viennent là pour s'accoupler et faire leurs petits. Elles font pour cela un voyage aller et retour de 12.000 milles. Il en existe de nouveau des milliers. Et les biologistes s'interrogent pour expliquer cette sorte de renaissance. On croit qu'il n'y en avait pas plus de 100, il y a 20 ans ! Et pourquoi font-elles cet immense voyage jusque dans les mers arctiques, alors qu'il existe en Californie de quoi les nourrir ? Et pourquoi viennent-elles là pour faire leurs petits tandis que d'autres espèces voisines restent dans l'extrême-nord ?

Ce qui est sûr, c'est que la baleine grise se reproduit en certaines baies et lagunes du nord-ouest du Mexique. On a pu les photographier soit du bord, soit en avion ou en hélicoptère.

Cette espèce est beaucoup plus petite que la géante bleue. Tout l'été, elle vit dans les eaux polaires du Kamtchatka et du Détroit de Behring. Il s'y trouve un plancton très riche et elle y engraisse notablement. Ce plancton renferme des quantités de minuscules crevettes roses, et l'on comprend que la baleine soit attirée par ce plat de choix !... Mais quand les jours deviennent

courts et froids, la baleine se met en route vers le Mexique, et fait de la sorte un périple de 11 à 13.000 km. Pourquoi ? On n'en sait rien. On se rabat donc sur l'hypothèse d'une coutume ancestrale héritée des âges lointains ! Elles voyagent par la tempête ou le calme, sans s'arrêter pour leur nourriture en cours de route, attrapant ce qu'elles peuvent au passage. Mais on n'a jamais pu les observer dans ce déplacement énorme. On ne sait que le point de départ et le point d'arrivée. Elles disparaissent du Détroit de Behring aussi mystérieusement qu'elles reparaissent sur les côtes de Californie, qu'elles suivent ensuite jusqu'au Mexique. Notons qu'elles sont préservées par une loi internationale qui en interdit la pêche. Cela explique que leur voyage se fait si paisiblement. Leur route suit presque exactement ce qu'on appelle un grand-cercle, depuis le Kamtchatka jusqu'à l'île de Vancouver, où elle commence à longer la côte. Les femelles se délivrent au terme du voyage. Un petit mesure de 3 m à 3 m. 50 de longueur. Les autres couples adultes se rejoignent pour la reproduction. Puis l'hiver fini, les baleines reprennent la route du nord, en mars et avril. Elles n'ont pris presque aucun repos, et elles sont beaucoup plus minces qu'à leur arrivée. Pour remonter, elles se tiennent plus au large de la côte. Mais elles ont rendez-vous, en masses, vers l'île de Vancouver, après quoi elles disparaissent dans l'Océan pacifique nord.

On estimait à plus de 25.000 le nombre des baleines, vers 1840. Mais on en faisait un vrai massacre, dans les lagunes du Mexique, où il était si facile de les atteindre, avant la protection légale. Nous avons dit que vers 1930, il n'en restait plus que 100. On croit que le troupeau atteint, dès maintenant, environ 3.000 et il ne cesse d'augmenter. L'espèce est sauvée pour l'instant. Mais un autre danger se laisse voir : les lagunes se dessèchent peu à peu, sous les ardeurs du soleil mexicain. On pense toutefois que ces lagunes peuvent commodément nourrir 25.000 baleines et l'on se trouve encore loin de ce chiffre. Et puis, si la nécessité s'en révélait, il est à croire que l'espèce trouverait une solution en temps utile. Il y a des preuves fossiles de l'existence de la baleine grise, au pléistocène, et durant l'ère des glaciers, dans les estuaires de la Suède, de l'Angleterre du sud et des Pays-Bas.

Laissons donc ces honorables cétacés régler leur destin selon les inspirations des besoins ultérieurs.

XI

Que se passe-t-il en Argentine ?

Depuis quelques mois des événements politiques se déroulent en Argentine, qui ont surpris et dérouté le monde catholique. Bien des revues déjà en ont parlé. Nous avons attendu que les choses se précisent. Aujourd'hui, il semble qu'il ne soit plus possible de se taire. Prenons comme guides deux importants articles récents, l'un du *Month* de mars 1955, signé John Murray et intitulé : *Trouble en Argentine*, l'autre de la *Civiltà cattolica* du 15 janvier, avec ce titre : *Volte-face religieuse et politique en Argentine*, par la plume du P. G. Caprile, S. J.

La chose a éclaté soudain en octobre 1954. Le Président Peron, qui fut élu, en 1946, par 55 % des suffrages et qui a pratiqué depuis lors une politique de bien-être social et d'appui populaire, s'était montré jusqu'ici fidèle catholique. Sa femme, très bienfaisante, passait pour une sainte. Il est vrai que le peuple canonise assez facilement ceux qui lui font du bien ! Mais elle est morte en 1952. Revenons donc en octobre dernier. Peron avait conféré tout un jour avec les gouverneurs de provinces. Il lança ensuite une proclamation, d'après laquelle les gouverneurs avaient été presque unanimes à lui dénoncer un complot contre le gouvernement, dirigé et favorisé par un certain nombre d'ecclésiastiques. Il admettait qu'ils étaient une minorité dans le clergé, mais parmi eux se trouvaient, dit-il crûment et brutalement, trois prélats qu'il désigna par leurs noms : Mgr Lafitte, archevêque de Cordoba, Mgr Fasolino, archevêque de Santa Fé et Mgr Ferreira Reinafe, évêque de La Rioja. Dans le même discours, le Président précisait avec force qu'il n'attaquait pas du tout l'Eglise, mais se bornait à blâmer une poignée de clercs déloyaux.

Mais le lendemain, la presse déclanchait une violente campagne, et cette fois contre l'ensemble du clergé, accusé d'avoir toujours été du côté du capitalisme et des riches ; on suggérait que ses chefs, par leur action sociale, tentaient une manœuvre d' « *infiltration* ». Cependant, les journaux, eux aussi, affirmaient qu'ils ne s'en prenaient aucunement à l'Eglise catholique. Le « péronisme » et le Christ, disaient-ils, marchent la main dans la main.

Mais les actes suivirent bien vite. Dans la province de Cordoba, au centre-nord du pays, plusieurs prêtres furent arrêtés sous l'inculpation bizarre d' « *infiltration* ». Le Président s'en prit surtout au gouvernement provincial de Cordoba — le gouverneur excepté — et tous les membres de ce gouvernement démissionnèrent. On les accusait de travailler contre le gouvernement fédéral et d'être du côté de l'Eglise. L'évêque de San Luis, dont deux des prêtres avaient été accusés, fit une communication à la presse, pour déclarer qu'il se portait garant de l'innocence des deux prêtres.

Néanmoins des mesures d'exception furent prises : aucun prêtre ne fut admis à parler à la radio. Les services religieux diffusés par radio furent supprimés. Un ecclésiastique, qui devait faire une conférence de philosophie, fut informé qu'il lui était interdit de parler de Dieu et de l'Eglise. Un autre, qui demandait des billets de chemin de fer pour des écoliers reçut cette réponse que les billets ne seraient plus vendus à des ecclésiastiques en soutanes. Les sermons furent contrôlés. Tout ecclésiastique distribuant des tracts dans la rue serait arrêté. Des espions se glissèrent partout, dans des réunions d'action catholique. Il est probable que des agents en sous-ordre firent du zèle, pour plaire en haut lieu. Mais il est sûr que l'influence des éléments de gauche — C. G. T. — s'affirmait dans le mouvement. On vit des processions d'individus portant des poupées habillées en clercs, que l'on conduisait à la potence. Des inscriptions se voyaient sur les murs, en espagnol : « *Sois un bon péroniste et tue un curé !* »

Quelle fut la réaction générale du public ? Il devient difficile de se promener dans Buenos-Aires, en soutane, car tout le monde vous fait fête, tous

les chapeaux se lèvent devant la soutane, les gens insistent pour payer votre autobus, votre tram et pour vous offrir leur place assise. Les catholiques, même tièdes, ont répondu avec une vigueur incroyable aux mesures policières. Les églises sont plus pleines que jamais les dimanches, les confessionnaux assiégés, la table sainte envahie ! La persécution a donc réveillé le sentiment religieux. L'immense majorité des Argentins regrette ce qui se passe. La tentative de révolution antireligieuse procède de certains ministres, d'éléments des Syndicats de gauche et d'une presse étroitement contrôlée. Il n'y avait jamais eu jusqu'ici de radicalisme anticlérical en Argentine.

Vers la fin de novembre, les partisans de Peron montèrent un grand meeting de « réparation » en son honneur. Il eut lieu sur la place de Luna Park, à Buenos-Aires. Le bruit courut que l'on mettrait le feu à deux églises. Le Saint-Sacrement fut éloigné de la plupart des sanctuaires, les églises, fermées. La police avait occupé en force les points stratégiques de la capitale. Le vice-Président du pays, puis le secrétaire de la C. G. T. firent de violents discours. Peron lui-même s'adressa à la foule, mais ce fut pour recommander le calme, parmi de grandes tirades démagogiques. Il dit très haut que l'heure de l'action n'était pas encore arrivée !

Il est malaisé jusqu'ici de déterminer la part personnelle de Peron et celle des sous-ordres, la part de la préméditation et celle de l'improvisation. Il est possible que tout cela n'ait d'autre but que de créer un climat favorable pour la publication de lois antireligieuses. En effet, quelques-unes de ces lois ont déjà été établies : l'une émanait du *Secrétariat à l'Enseignement public*, et interdisait aux évêques de nommer des professeurs de religion et de contrôler l'enseignement religieux dans les écoles. Une autre prescrivait d'établir en chaque école un conseiller spirituel chargé de l'éducation morale des enfants. Ces « conseillers spirituels » doivent être nommés par la *Fondation Eva Peron*. Une troisième établit le *divorce* pour la première fois en Argentine. Une quatrième légalise les « maisons tolérées ». La hiérarchie catholique avait fait échouer une tentative dans ce sens, il y a 5 ans.

On avait fait d'immenses préparatifs à Buenos-Aires, pour la clôture de l'année mariale. Des missions avaient été prêchées durant 3 semaines, en beaucoup d'églises. Le 8 décembre, il devait y avoir une procession, messe en plein air, avec la statue de N.-D. de Lujan. Au jour dit, tout fut interdit, sauf la messe ; puis la messe elle-même le fut. Le cardinal Copello eut de la peine à obtenir qu'elle fût célébrée dans la cathédrale, sans discours, sans propagande, et le même jour, les péronistes firent une grande manifestation publique pour le retour d'un boxeur argentin, le Senor Perez. Durant la messe, que des haut-parleurs diffusaient, plus de 150.000 assistants se tenaient sur la place, outre ceux qui remplissaient la cathédrale, et tout se passa dans un silence de profonde dévotion et révérence. Après la messe, le cardinal se montra au balcon de sa demeure et sur un ton élevé et clair consacra l'Argentine à Notre-Dame. Dès le lendemain, un décret interdit toutes les réunions en plein air, excepté celles de sport, travail ou politique.

Nous laissons de côté les incidents mineurs. Il y en a eu de toute sorte, jusqu'à une tentative de mettre le feu à un autel, pendant la célébration de la messe. Mais, en sens inverse, des ouvriers du chemin de fer, à Rosario, à qui l'on demandait s'ils voulaient que l'on enlevât de leur cantine une statue de la madone, répondirent par un *non* catégorique. La statue fut enlevée quand même ; alors, leur travail fini, les ouvriers se formèrent en procession et portèrent la statue respectueusement à la plus proche église.

Il faut reconnaître que jusqu'ici beaucoup de catholiques soutenaient le gouvernement Peron. Ils estimaient que sa politique sociale : 1° était conforme aux Encycliques papales ; 2° fermait la voie au communisme, dont la force vient surtout des besoins sociaux ; 3° était profondément nationaliste. Ce dernier point est remarquable. En effet, il y a 100 ans, l'Argentine, purement agricole, ne comptait pas plus d'un million d'habitants. Elle a été depuis un siècle mise en valeur par un nombre croissant d'émigrants européens : Espagnols, Italiens, Français, Slaves, Anglais, etc. La population atteint maintenant 17 millions. Le pays est riche. Les nouveau-venus se sont implantés en Argentine et sont très sensibles au patriotisme argentin, chez eux de fraîche date. La situation de l'Eglise catholique est très florissante : ses autorités étaient associées à toutes les fêtes et réjouissances populaires. L'enseignement religieux était de règle dans toutes les écoles. On avait presque lieu de craindre une alliance trop étroite entre l'Eglise et le régime péroniste. Non pas que ce régime soit « totalitaire », mais il est « autoritaire ». Et c'est peut-être là que se trouve le nœud du problème. Peron et ses amis voudraient évincer une popularité rivale, celle de l'Eglise ! Le gouvernement veut surtout mettre la main sur la jeunesse. Il veut éliminer ou du moins affaiblir l'*Action catholique* chez les étudiants et chez les ouvriers, et les archevêques dénoncés par Peron comptaient justement parmi les plus engagés dans ces mouvements. De là cette étrange accusation d' « *infiltration* », qui explique tout le reste.

L'épiscopat catholique a adressé au Président une lettre collective, et une pastorale à tout le peuple argentin. Au président, la lettre disait :

— « Que de fois votre Excellence n'a-t-elle pas proclamé la nécessité de la morale chrétienne et de la foi catholique ! Que de fois votre Excellence n'a-t-elle pas insisté sur le besoin qu'a l'Argentine d'une population moralement saine et d'une jeunesse vigoureuse, bien portante et généreuse ! Combien souvent, Excellence, n'avez-vous pas déclaré que la vraie doctrine sociale a été enseignée il y a 2.000 ans et ne peut trouver de base plus authentique que celle de l'Evangile du Christ et des Encycliques papales, que vous avez tant de fois citées avec respect !... »

Et la pastorale rappelait aux catholiques leur devoir de se tenir, en tant que mouvement catholique, à l'écart de la politique et de se cantonner dans leur mission religieuse. Mais il est des points que l'Eglise ne peut accepter, comme l'introduction du divorce ou la propagation du communisme. Et la lettre des évêques affirmait noblement et fièrement que « la mission de l'Eglise catholique ne peut être enfermée dans les limites de ses églises, chapelles et sacristies.

« L'Eglise doit prêcher l'Evangile partout, en accord avec les ordres de son divin Fondateur... Nous, prêtres et évêques, nous sommes nous-mêmes issus des classes ouvrières. Si notre ministère se porte vers ces classes, c'est sur leur désir même. Nous n'avons aucune arrière-pensée en répondant à ce désir, et le seul motif qui nous guide est le motif surnaturel de répandre et conformer la foi religieuse... »

Que va-t-il se passer ? Il est malaisé de le dire. C'est encore l'un des théâtres où se pose avec acuité l'un des problèmes les plus poignants de notre temps : *l'obéissance à l'Eglise !...*

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

Mélanges Saint Bernard. Actes du XXIV[e] Congrès de l'Association bourguignonne des Sociétés savantes. — In-4 de 435 p., 750 fr. — En vente à Dijon, chez M. l'abbé Marilier, 39, rue Vannerie ; ou à l' « Association » ci-dessus, 35, Bd Paul-Doumer (C. c. p. Dijon, 123.07). 1954.

Dijon se devait de célébrer dignement le 8[e] centenaire de la mort de saint Bernard (1153). Le présent volume reproduit, *in extenso* ou en résumé, les travaux qui furent présentés au Congrès tenu en 1953 en l'honneur du grand Saint.

Le volume se divise en quatre parties. La 1[re] est intitulée *Saint Bernard et la société de son temps* (p. 9-224) ; elle contient 22 mémoires et 3 résumés ; il s'agit de la famille du saint, de ses activités extérieures, de ses rapports avec les Templiers, de ses voyages, etc. La 2[e] esquisse une *histoire de l'Ordre cistercien* au temps du second fondateur et à l'époque qui suivit sa mort (p. 225-310). On y trouve 8 mémoires et 8 résumés. *L'archéologie cistercienne* groupe, dans la 3[e] partie (p. 311-374), 7 études et 3 résumés, avec sept magnifiques reproductions photographiques de la statuaire ancienne de saint Bernard et des croquis ou plans d'édifices cisterciens. L'étude des *bibliothèques et des manuscrits cisterciens* occupe la 4[e] partie (p. 375-432), avec 5 mémoires et deux résumés.

Ce ne sont que des études de détail ; mais elles sont précieuses, et serviront de base à la grande synthèse que l'on promet ici ou là. Nous aurons alors un portrait plus exact et plus ressemblant du grand abbé cistercien, qui fut un orateur, un homme d'Etat, un fondateur, un théologien, un mystique, qui fut surtout un très grand homme et un très grand Saint.

E. PRECLIN et E. JARRY. — Les luttes politiques et doctrinales aux XVII[e] et XVIII[e] siècles. — T. XIX, 1[re] partie de l' « Histoire de l'Eglise », de Fliche-Martin. — In-8 de VII-382 p., 1.350 fr. — Paris, Bloud et Gay, 1955.

La thèse de M. Préclin, professeur à la Faculté des Lettres de Besançon, *Les jansénistes du XVIII[e] siècle et la Constitution civile du clergé* (Paris, 1929), justifie le choix de cet historien, pour retracer, dans l'*Histoire de Fliche-Martin* les luttes politiques et doctrinales aux XVII[e] et XVIII[e] siècles. Mais la question du jansénisme n'absorbe pas toute la matière de ce nouveau volume d'une précieuse collection. Cette matière est même tellement abondante qu'elle a pour ainsi dire contraint l'auteur à ne donner, sur plus d'un point, que des indications sommaires qui contenteront difficilement le lecteur averti. Pour nous en tenir à deux exemples : la suppression de la Compagnie de Jésus par Clément XIV est relatée en trois lignes (p. 45) et deux lignes (p. 47) sont consacrées au jansénisme en Toscane, en rappelant la condamnation par Pie VI du synode de Pistoie où le nom de Ricci ne figure même pas. On peut aussi se demander si les 30 premières pages, qui forment le livre I du volume, consacrées aux papes de 1648 à 1700 ont été suffisantes pour permettre à M. Préclin de nuancer ses appréciations sur le gouvernement et la valeur personnelle des pontifes, qui se sont trouvés aux prises avec les pires difficultés.

Le livre II (p. 48-383) constitue le thème essentiel de l'ouvrage : « le catholicisme en Europe de 1648 à 1789. » Les deux premiers chapitres (III et IV) brossent rapidement le tableau de la vie de l'Eglise en Italie, au Portugal, en Espagne. C'est ici que M. Jarry, professeur à l'Institut catholique de Paris, s'est réservé la rédaction de quelques pages concernant le crépuscule du patronat portugais et l'Empire espagnol des Indes, et, plus loin (c. VIII), l'affaire des rites (chinois et malabares).

Les chapitres suivants appartiennent au professeur de Besançon. Les ch. V et VI sont particulièrement intéressants : ils concernent l'attitude de l'Eglise et de l'Etat en France à l'égard des protestants, avant et après la révocation de l'Edit de Nantes, attitude qu'à plusieurs reprises on ne craint pas de qualifier de persécutrice. Quinze pages (149-164) sont consacrées à l'affaire de la régale. Viennent ensuite « les deux grandes affaires doctrinales de la fin du XVII[e] siècle » : le quiétisme (rédigé par M. P.), la discussion des rites (M. J.). Le jansénisme en France et aux Pays-Bas de 1648 à 1713 forme l'objet du chap. IX (p. 193-219). Dix pages suffisent pour retracer l'évolution du gallicanisme en France au XVIII[e] siècle ; mais l'auteur s'est étendu un peu plus longuement (ch. XI, p. 235-270) sur le jansénisme du XVIII[e] siècle. Le reste du volume est consacré à la vie chrétienne aux XVII[e] et XVIII[e] siècle, surtout en France, (ch. XII, p. 272-292 ; évêques, séminaires, clergé, vie paroissiale, prédication, liturgie, sacrements, dévotions au St-Sacrement, au Sacré-Cœur, spiritualité, etc.) ; — au catholicisme dans les Pays-Bas, les provinces unies et les pays scandinaves (ch. XIII) ; — au catholicisme en Grande-Bretagne et en Irlande (ch. XIV) ; — à l'Allemagne (ch. XV).

A dire vrai, ce sont ces derniers chapitres qui nous ont le plus intéressé. Les pages relatives à la doctrine et aux controverses suscitées par les erreurs n'apprendront rien à l'historien et au théologien de métier ; mais leur lecture provoquera à coup sûr un double sentiment : celui d'une grande admiration pour l'auteur qui, dans un nombre de pages qui lui ont été sans aucun doute strictement limitées, a pu donner un aperçu suffisant sur tant de problèmes importants, mais aussi celui d'un vif regret que ces problèmes n'aient pu, faute de place, être traités avec l'abondance nécessaire. Il est vrai que ce regret est singulièrement atténué par la bibliographie quasi exhaustive qui permettra aux chercheurs de compléter leurs informations.

J.-A. JUNGMANN. — Missarum solemnia. Explication génétique de la messe romaine. Tome III. — In-8 de 466 p. — Paris, Aubier, 1954.

Le troisième tome de l'excellent ouvrage du R. P. Jungmann vient de paraître il y a quelques mois seulement. La raison du retard est l'établissement des tables précieuses qui le terminent : 1° Table des *sources* (sources primitives, liturgies non romaines, liturgie romaine), merveilleux instrument de travail qui permet au lecteur non seulement de s'orienter dans le texte des trois volumes, mais encore de poursuivre ses investigations en recourant aux sources elles-mêmes. 2° Ta-

bles des *noms propres* (noms d'auteurs, noms géographiques). 3° Table *analytique* permettant de retrouver, dans les trois volumes, les matières qui s'apparentent entre elles ; cette table est elle-même complétée par l'indication des *renvois* des deux premiers volumes au troisième. Les « errata graviora » sont finalement indiqués avec un véritable luxe de précision. Ces tables occupent près de soixante pages du volume ; c'est dire que leurs auteurs se sont efforcés d'y être scrupuleusement exacts et complets.

Le texte même de l'ouvrage est la suite des explications historiques et liturgiques fournies dans le t. II, où l'avant-messe était d'abord étudiée dans son déroulement rituel. L'offertoire par quoi débute la messe des fidèles était étudié jusqu'à la préface exclue (voir *Ami*, 1952, p. 478). Ce volume achève en trois chapitres ces explications : le canon ; le cycle de la communion, la conclusion de la messe. On lira avec profit les dernières pages consacrées aux « prières léonines », récitées à genoux par le prêtre au pied de l'autel et toujours obligatoires aux messes privées. Les dernières lignes rappellent l'utilité de l'action de grâces : « Nous nous scandalisons sans doute moins qu'autrefois à voir les fidèles qui, même après avoir communié, ressaisis par la presse des affaires, prennent peu à peu à la lettre l'*Ite missa est* ; du moins, pour nous clercs, une excellente synthèse de sens religieux antique et de dévotion moderne sera d'occuper le silence recueilli qui suit l'action sainte à faire pénétrer jusqu'au plus intime de notre âme l'esprit de l' « Eucharistia ».

R. P. DAL GAL. — **Le Cardinal Merry del Val. Traduit de l'italien par R. Havard de la Montagne. — In-8 de 188 p., 500 f. — Paris, Nouvelles Editions Latines, 1955.**

Le 30 mai 1952, les évêques espagnols, réunis à l'occasion du Congrès Eucharistique de Barcelone, adressaient au Pape une supplique pour la béatification du cardinal Merry del Val. Le 26 février 1953, le tribunal ecclésiastique était constitué à Rome pour commencer le procès informatif, premier pas vers la gloire des autels.

Si les familiers qui avaient vécu dans l'intimité du Cardinal et les lecteurs de la biographie écrite en 1933 par Mgr Cenci n'éprouvèrent aucune surprise, on ne saurait en dire autant du grand public et même d'une certaine partie du clergé. Ceux qui liront le travail du P. Dal Gal verront certainement leur surprise se changer en admiration.

Ce n'est pas que ce travail soit parfait. Il suffit, pour s'en rendre compte, de voir comment il est composé.

Il s'ouvre par une longue préface du traducteur (p. 7-25) qui trace un portrait d'ensemble du personnage en utilisant dans ce but des traits qu'on retrouvera dans la suite du livre. Puis en deux pages sont indiquées les sources, et en deux autres la bibliographie.

L'ouvrage proprement dit commence, à la p. 33, par une brève énumération chronologique des événements qui remplirent la vie du Cardinal et des charges qui lui furent confiées (p. 33-67) ; puis, en autant de chapitres, on nous dit ce que fut l'homme (p. 69-81), l'apôtre (p. 83-95), l'ascète (p. 97-109) avec ses dévotions maîtresses (p. 111-121), le directeur d'âmes (p. 123-131), ses vertus (p. 133-167), et sa renommée de sainteté (p. 169-185).

L'exposé consiste dans une juxtaposition de faits et surtout de textes qui font preuve par leur accumulation plutôt que par leur mise en valeur. Heureusement quelques traits, intéressants mais trop rares, viennent rompre la monotonie de ce défilé de témoignages de portée inégale.

L'importance du livre vient de ceci : à l'image durcie et sévère du Secrétaire d'Etat qui aurait imposé au pontificat de S. Pie X un caractère rétrograde et des mesures brutales, se substitue la figure d'un homme bien doué, modeste, travailleur, obéissant, très d[...] et très droit, charitable, et surtout d'un authenti[...] saint, digne de paraître aux côtés du Pontife qu'il [...] servi avec autant de soumission que d'intelligence.

Et c'est pourquoi, malgré ses défauts de compositio[n], en attendant une œuvre à la fois moins lourde et pl[us] complète, nous pouvons et devons recommander vi[ve]ment la lecture de ce livre aux prêtres et aux religie[ux] plus encore qu'aux âmes pieuses ; car cet homme f[ut] vraiment grand et ce prêtre fut vraiment saint.

---

1. René HAMEL, P.S.S. — **Auprès du P. Pio ; [...] que j'ai vu et entendu à San-Giovanni.** — Pet[...] in-8, illustré, 395 fr. — Paris, Edit. de la C[o]lombe. 1955.
2. Maria WINOWSKA. — **Le vrai visage du Padr[e] Pio, prêtre et apôtre.** — In-8 de 160 p., illustr[é], 400 fr. — Paris, Arthème Fayard, 1955.

Ces deux ouvrages rapportent les impressions qu'o[nt] éprouvées deux auteurs à la suite d'un séjour aux lieu[x] où vit le P. Pio. Ils donnent un aperçu anecdotique [de] sa biographie. Ils rapportent beaucoup de faits merveil[]leux attribués à la perspicacité préternaturelle et au[x] prières du religieux stigmatisé. Ils insistent surtou[t], l'un et l'autre, sur les conversions très nombreuses [et] souvent spectaculaires qui amènent au confessionnal d[u] Père, des pécheurs venus en adversaires, en récalc[i]trants ou en curieux. Le premier de ces ouvrages ra[p]pelle les principes de théologie mystique, dans lesque[ls] pourraient s'encadrer les faits de San-Giovanni. Le s[e]cond cite d'abondants extraits de la correspondan[ce] du Père. L'un et l'autre portent l'*Imprimatur*.

Ni l'un ni l'autre ne semblent attacher l'importan[ce] qu'elle mérite à la série de mesures restrictives pris[es] par Rome, et que l'*Ami* rappelait récemment en déta[il] (1953, p. 591-592). Le second présente avec de grand[s] éloges et cite abondamment (p. 115 et suiv.) Alber[to] del Fante, « chroniqueur officiel de San-Giovanni R[o]tondo », sans avertir le lecteur que le St-Office, le [...] mai 1931, déclarait qu'un livre de cet auteur relatif [au] P. Pio était « prohibé *ipso jure* dans son texte origin[al] et dans toutes ses traductions » (*Acta Ap. Sed.*, 1[...] juin 1931).

Chanoine Ch. CORDONNIER. — **Aux Jeunes Fi[l]les à la « Vraie » Page : Les routes se croise[nt] laquelle prendrez-vous ?** — In-8 de 200 p., 360 f[r.] — Paris, Lethielleux, 1955.

Sous la forme d'entretiens familiers individuels, l'a[u]teur s'adresse successivement à trois groupes de jeun[es] filles : celles qui se marient ou désirent se marier, cell[es] qui se font religieuses, celles qui resteront célibataire[s]. Il leur démontre, à la lumière de la foi et d'exempl[es] vécus, qu'il leur est possible à toutes d'être utiles [et] heureuses dans leur état de vie, moyennant un reno[n]cement continuel. Ces 15 chapitres alertes, concret[s], tonifiants, sont à conseiller aux jeunes filles du mon[de] de 18 ou 20 ans. En ce qui concerne le mariage, ell[es] y verront surtout ses exigences, mais elles trouvero[nt] ailleurs des notions théologiques et morales compl[é]mentaires.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 3 maii 1955

G.. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : A. BORDET

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Cler[gé]*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)